U d'/ of Ottawa
39003003359238

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lajeunesseducidp00cast

Jan 8-69

À mon excellent confrère M. Chatelain

avec mes meilleurs souvenirs et remercîments

Marcel Dieulafoy

La Jeunesse du Cid

Marcel DIEULAFOY

Membre de l'Institut

LA Jeunesse du Cid

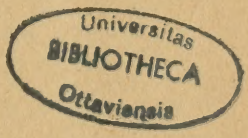
Extrait de la *Nouvelle Revue* des 1er Janvier, 15 Janvier et 1er Février 1908

EDITIONS DE LA *NOUVELLE REVUE*

80, RUE TAITBOUT, PARIS

—

1908



1653 386
#341

PQ
6321
.C7N614
1908

LA JEUNESSE DU CID

Don Guillén (1) de Castro y Bellvis naquit à Valence en 1569, cinq ans après que Shakespeare avait vu le jour à Stratford. Il appartenait à une famille illustre ou principale, au sens spécial que les Espagnols donnent à ces mots, et dut à ses relations d'entrer jeune dans la cavalerie garde-côte et d'être appelé à son commandement en même temps qu'il était nommé capitaine du Grao.

Vers la même époque, il montrait un goût très vif pour les lettres et il en témoignait en s'affiliant, avec plusieurs de ses amis, à une compagnie littéraire, l'Académie des Nocturnes, créée sur le modèle des *Academias* italiennes. Le promoteur de l'idée, Bernardo Catala y Valeriola, eut l'heureuse fortune de grouper autour de lui Tárrega, Aguilar et Artieda, alors en pleine renommée, et fit bientôt de l'Académie des Nocturnes la plus prospère des associations analogues établies en Espagne. Les membres se réunissaient dans le corral de la Olivera, siégeaient le mercredi, probablement la nuit, et se désignaient entre eux par des surnoms étranges. Tárrega s'appelait *Peur;* Aguilar, *Ombre;* don Luis Ferrer, *Nord;* Carlos Boil, *Soupçon;* Beneito, *Tranquillité*, et Guillén de Castro, *Discret*. Cette compagnie aurait accueilli Lope de Vega, exilé de Madrid en punition d'un péché de jeunesse et facilité ses débuts. De son côté, *Discret* aurait entretenu avec lui un commerce d'amitié et profité d'un voisinage aussi précieux.

Plus tard, l'on retrouve Guillén de Castro à Naples, où il mérite la faveur du comte de Bénavent et de ses fils et obtient le gouvernement de Seyano.

De retour en Espagne, vers 1512, il reçoit à Madrid, l'accueil le

(1) Guillem est l'ortographe valencienne et Guillén, l'orthographe castillane. Le poète signait Guillén.

plus flatteur. Les auteurs en renom et les grands seigneurs le comblent. Cervantes, Lorenzo Gracian, Lope de Vega le louent dans leurs écrits; le duc d'Osuna lui constitue une pension de mille écus et le comte-duc d'Olivares descend des hauteurs où il plane et le traite en ami. Ce fut à cette époque, sans doute, qu'il écrivit les douze comédies dont une édition parut en 1625 et qui deux ans plus tard, lui valurent d'être nommé chevalier de l'habit dans l'un des grands ordres nationaux. Les emplois lucratifs, les commissions honorifiques lui furent dès lors attribués et il fût parvenu aux plus hautes charges, si des travers de caractère ne lui en eûssent fermé l'accès. Plus tard, son humeur hautaine, inquiète, intraitable, lassèrent ses protecteurs. Abandonné à lui-même après la disgrâce et la mort du duc d'Osuna, il compromit sa situation, ses titres, et jusqu'à son nom. Pour vivre et faire vivre sa seconde femme, il dut reprendre la plume qu'il avait abandonnée. Le succès s'éloigna de sa pauvreté et, si l'on s'en rapporte aux éphémérides du commandeur Vich : « Castro s'éteignit à Madrid, le lundi 28 juillet 1631, à l'âge de soixante-deux ans. Poète fameux, il mourut dans un tel état d'indigence qu'il fut enterré par charité dans l'hôpital de la Couronne d'Aragon. »

Mais Vich a peut-être exagéré la misère du grand tragique. Quoiqu'il en fût, l'homme qui venait de disparaître laissait à son pays un héritage de gloire et d'immortalité.

On connaît environ quarante-huit drames ou comédies de Guillén de Castro. Douze, ainsi que je l'ai dit, furent édités ensemble en 1625, douze autres, composés, de 1605 à 1610, l'avaient été en 1625; quant aux derniers, ils furent imprimés séparément et parurent entre 1622 et 1627.

Parmi les plus connues ou les plus belles œuvres, on aime à citer: *Don Quichotte de la Manche (Don Quijote de la Mancha), Les mal mariés de Valence (Los mal casados de Valencia), Le parfait chevalier (El perfecto caballero), La Pitié dans la justice (La Piedad en la justicia), La Force de l'habitude (La Fuerza de la costumbre), L'Amour constant (El Amor constante), Le Petit-fils de son père (El Nieto de su padre)* et une comédie dévote, *Sainte-Barbe prodige des forêts et martyre du ciel (El prodigio de los montes y martir del cielo, Santa Barbara).*

Les mal mariés de Valence appartiennent à l'ensemble des douze pièces comprises dans le premier volume. Tous les biographes sont d'accord pour considérer que l'auteur s'y mit en scène sous le nom d'Alvaro et que la comédie fut inspirée par

un épisode de sa vie aventureuse. Elle est d'ailleurs fort bien construite. Il s'agit d'une jeune fille, Elvira, qui se dissimule sous les vêtements d'un page et qui vit, sans être reconnue, dans la maison de son amant et de sa femme. Elle brouille à jamais deux ménages et, ses machinations découvertes, s'enferme dans un couvent.

A la fin de la troisième journée, Elvira, pour tendre un dernier piège, habille en femme un vieux serviteur français, Pierres, qu'elle couvre de ridicule. Ce trait est à retenir. L'auteur a sûrement cherché un contraste entre une Espagnole élégante et fière en costume masculin et un Français, grotesque sous des jupes et des voiles.

C'est encore sur un travestissement inspiré, semble-t-il aussi, par une autre aventure personnelle que roule une des meilleures comédies du second recueil : *La Force de l'habitude*. Doña Costanza demeurée seule en Espagne, tandis que son mari, don Pedro de Moncada, chef d'un tercio d'infanterie, guerroie en Flandres, a voulu éloigner son fils Feliciano de la carrière des armes et l'élève comme une fille dans des habits ressemblant à ceux des femmes. D'autre part, don Pedro qui, pour des raisons très bien déduites dans le texte, a été obligé de quitter l'Espagne et d'amener sa fille en Flandres, lui a fait prendre dès l'enfance des habits masculins. La force de l'habitude a métamorphosé doña Hipólita en cavalier accompli ; elle porte le corselet d'acier et l'épée comme un vaillant alferez; elle est l'image vivante du Cid Campeador.

Mais le moment est venu de troquer les costumes et de rendre à chaque enfant celui qui lui convient. Autant Feliciano est gauche en vêtement de garçon, autant Hipólita est empruntée sous ses jupes et ses guimpes. Elle tombe quand elle chausse les patins sur lesquels se haussaient les Espagnoles; pour saluer, elle porte la main au chapeau qu'elle n'a plus; elle se fait suivre d'un laquais qui tient des armes à sa portée et dégaîne quand on la contrarie. Mais l'amour veille; alors que doña Costanza et don Pedro s'épuisent en vains efforts, il triomphe sans peine de *la force de l'habitude* et préside bientôt à un double mariage.

Cette pièce, d'ailleurs aussi peu connue qu'elle est aimable et bien faite, a peut-être suggéré à Calderón *Les Mains blanches n'offensent pas (Las Manos blancas nos ofenden)*, comédie délicieuse qui serait un hommage indirect à *La Force de l'habitude*; j'y souscris d'autant plus volontiers que Lorenzo Garcian, dans son

Art de l'esprit, dit « que par la splendeur de ses vers et par l'ingéniosité du sujet, elle mérite le laurier immortel. »

La Pitié dans la justice appartient également au second recueil. Carlos, prince héréditaire de Hongrie, fait arrêter Atislao, dont il aime la femme, et ordonne de le garder en prison tandis qu'il offre à la jeune et belle Celaura de racheter la vie de son mari au prix de son honneur. Celaura se dévoue ; sacrifice inutile, car le prince frappe le prisonnier d'un coup de poignard et le tue sous les yeux mêmes de sa victime.

Au troisième acte, Celaura, les mains et la figure éclaboussés du sang d'Atislao, ayant à la main le poignard du prince, tombe aux genoux du roi et demande justice. Sa requête est écoutée et Carlos, jeté dans un cachot, subira la peine de son crime. Mais aux prières de la reine se mêlent les plaintes et les reproches violents des nobles et du peuple. Une foule tumultueuse envahit la prison, délivre le condamné et le porte en triomphe à travers les rues.

Le père se laisse toucher ; mais le roi ne peut faire grâce. Il abdiquera donc et le prince montera sur le trône demeuré vacant. Son refus d'accepter la couronne, son repentir sincère, son attitude courageuse et sa résignation devant la mort, son amour violent pour Celaura plaident du reste en sa faveur. Aussi bien, quand Celaura demande à se retirer dans un couvent, et que Carlos, dont la permission est nécessaire, la lui refuse et, à défaut du voile, de la cellule et du mariage mystique, lui offre la couronne princière, un palais et sa main, gagne-t-il sa cause devant toute la cour. Tandis que la veuve d'Atislao se contente de répondre que, si le prince l'a offensée gravement, elle lui a de grandes obligations, son père donne son consentement muet au mariage en se jetant dans les bras que lui tend l'héritier du trône, et « cet heureux dénouement récompense le vieux roi de son acte de pitié. »

Ce drame ou cette comédie, les deux noms lui conviennent, très postérieur à *La Jeunesse du Cid*, en est un grossissement à peine déguisé. Au second acte, on trouve les scènes principales du chef-d'œuvre de Guillén de Castro et le dénouement du troisième est identique. Le succès de la première pièce avait engagé le poète à écrire la seconde. Malgré de réelles beautés, la copie est très inférieure au modèle. Celaura n'a pas les excuses de Chimène et Carlos est un personnage barbare, antipathique à côté de la figure de Rodrigue, grandie par le Romancero et amenée par le poète à un état de perfection radieuse. Il invoque bien, pour motiver le

meurtre, la promesse qu'il avait obtenue de Celaura de ne jamais épouser Atislao et de lui garder son amour; puis, la jalousie, dans la société espagnole, atteint à une telle violence et se lie de si près à l'honneur qu'elle crée des droits à une vengeance sanguinaire et que le prince peut considérer comme une insulte et un attentat à la dignité souveraine ce mariage, accompli en violation d'un engagement connu de son heureux rival. Il y a loin, tout de même, entre la noble attitude du Cid et celle que prend l'héritier de la couronne de Hongrie. On lit si peu les œuvres de Guillén de Castro que ce rapprochement, du moins que je sache, n'a jamais été fait. Il donne pourtant un intérêt très vif à cette refonte de *La Jeunesse du Cid.*

Guillén de Castro, en écrivant *L'Amour constant*, a de nouveau mis en présence l'amour et la force. Mais à la différence de la comédie précédente, l'amour résiste à la force et, s'il succombe dans la lutte, du moins il ne se rend pas. Nous devons en savoir un gré infini au poète ; car l'amour est toujours sacrifié aux passions, tant vaut dire aux vertus cardinales du drame espagnol : la fidélité au souverain, l'honneur et la jalousie. Ici, encore, l'héroïne de la pièce, Nisida, est en butte aux obsessions d'un roi de Hongrie. Elle aime d'un amour profond et d'ailleurs partagé l'infant Zelauro, un frère du monarque, et oppose un refus formel à la recherche dont elle est l'objet. Le roi fait appel à la violence et ordonne de jeter son rival en prison. Jusqu'ici l'analogie est complète avec *La Pitié dans la justice;* les deux drames ont parcouru des voies parallèles. Maintenant ils s'engagent dans des chemins opposés. Alors que Celaura essaie de sauver son mari au prix de l'honneur, Nisida résiste aux sollicitations de la reine elle-même qui pousse l'abnégation jusqu'à la prier de céder aux caprices du roi. A la fin, exaspéré par la constance des amoureux, le souverain les fait tuer. Mais il est massacré à son tour par un fils que l'infant Zelauro avait eu jadis de Nisida et que le mariage avait légitimé. A défaut d'héritiers mâles, le justicier est acclamé et reçoit la couronne qu'il offre aussitôt à la fille de sa victime. Eux aussi s'aiment d'un amour constant et la comédie se termine par le mariage de l'infante avec le meurtrier de son père. Guillén de Castro était obsédé par le souvenir du Cid et ne pouvait échapper à sa poursuite.

D'une manière générale, le théâtre de Guillén de Castro dénote un esprit puissant, un poète tragique consommé, un maître dans l'art de rendre la vie aux évènements et de conduire un thème dramatique jusqu'au dénouement en tenant le public captivé,

suspendu. D'ailleurs, la renommée de l'auteur ne fut surpassée de son temps que par celle de Lope de Vega. Celui-ci, tout le premier, lui rendait pleine justice. Il lui dédia quelques-unes de ses comédies, entre autres, *Les créneaux de Toro* (*Las Almenas de Toro*), et, de son côté, Guillén mit sur plusieurs des siennes le nom de Marcela, la fille adorée de son ami. Lope de Vega ne se contenta pas de ces témoignages discrets d'une réelle admiration et, en maints endroits de ses ouvrages, il décerna des éloges publics au grand Valencien :

« Qu'ils s'évanouissent, écrit-il dans *Le Laurier d'Apollon*, qu'ils disparaissent les compétiteurs et les rivaux en armes et en amour devant l'esprit vif, l'éclair fulgurant, le génie ardent de don Guillén de Castro. L'ascension de son étoile vers le ciel fut si triomphale que, dédaignant l'albâtre et le jaspe, ses vers veulent être gravés sur l'or et le bronze éternels. Que Martial ne s'en offusque pas et le supporte sans se plaindre ».

Lope de Vega était clairvoyant. Il avait jugé sans complaisance ni rigueur ; mais il n'avait pas prévu que la juste réputation de l'œuvre dramatique de Guillén et sa propre gloire pâliraient devant l'éclat jeté par *Les Exploits de jeunesse* ou plus simplement *La Jeunesse du Cid* (*Las Mocedades del Cid*).

Quel fut le rôle historique du héros chanté tour à tour en Espagne et en France?

Vers l'année 717, les hordes arabes qui, depuis la bataille de Guadalète (711), avaient envahi le sol de l'Espagne et s'y étaient répandues, tel un torrent déchaîné, se heurtèrent contre les monts Cantabriques et, après tant de succès, connurent la défaite. Leur vainqueur, Pelage (Pelayo) avait rassemblé une petite armée de montagnards et lui avait donné pour repaire une grotte inaccessible, devenue fameuse dans les fastes de l'Espagne. C'est la grotte de Covadonga dont les monarques ont coutume de prendre le nom quand ils voyagent incognito à l'étranger, alors que le prince héréditaire porte, depuis le XIVe siècle, le titre de prince des Asturies, emprunté à la province qui secoua la première le joug des Musulmans.

L'exemple de Pelage fut bientôt suivi. La résistance s'organisa sur le revers méridional des monts Cantabriques, depuis l'occident jusqu'à leur jonction avec les Pyrénées, où se créèrent aussi deux centres de résistance. Il se constitua ainsi cinq petits états distincts : la Galice, les Asturies et, plus tard, la Castillle à l'ouest, la Navarre au centre et l'Aragon à l'est. Tous avaient un ennemi commun — le More — et tous, des rivaux dans leurs voisins.

Malgré cet antagonisme, les Musulmans reculaient et, dès le début du XIe siècle, près d'un tiers de l'Espagne avait recouvré son indépendance.

En 1033, un prince vaillant, actif, intelligent, Fernando Ier, à qui l'histoire a justement donné le surnom de Grand, était monté sur le trône de Castille. Quelques années plus tard, il annexait à son héritage Leon avec les Asturies, la Galice, Toro, Zamora et faisait de Burgos la capitale d'un véritable État.

Peu de temps auparavant, un grand seigneur de Castille, nommé Diego Laínez, un parent du roi et un descendant de Lain Calvo et de Nuño Rasura, princes-juges de Castille, s'était marié avec doña Tereza Rodriguez, fille de don Rodrigo Alvarez, comte gouverneur des Asturies et en avait eu un fils. Ce fils était Rodrigo Diaz de Bivar, plus connu sous le titre arabe de Cid, le Cid Campeador, le Seigneur des Batailles.

Rodrigo, ou plutôt Rodrigue — suivant la forme devenue classique en France — devint très jeune célèbre pour ses prouesses contre les Mores, recouvra sur les envahisseurs un véritable royaume, atteignit les frontières de l'Andalousie, prit Valence et, entre temps, fit subir aux royaumes coalisés de Navarre et d'Aragon de sanglantes défaites. Sa vie se passe sur les champs de bataille, son compagnon est son cheval, le vaillant Babieca, ses amies, ses deux épées Colada et Tisona. La gloire l'entoure d'une auréole ; le respect, d'abord, puis, à mesure que les années s'écoulent, la vénération, presque la dévotion montent vers lui. Il apparaît mille fois plus grand que les rois dont il est le serviteur.

En même temps que Diego Laínez, l'on citait dans l'entourage immédiat de Fernando Ier, un seigneur asturien très puissant, très riche, capable de balancer l'autorité souveraine, don Diego Alvarez, comte d'Orgaz, surnommé Lozano ou le Fougueux. Il avait, de son côté, une fille, Ximena Gomez de Gormaz, la Chimène de la tragédie française. Or, il est su que le Cid tua le comte Lozano, alors que Chimène était encore toute enfant et que, plus tard, sur les instances du roi Fernando, il épousa la fille de sa victime.

Tels sont les seuls faits ayant un caractère historique.

On trouve aussi dans le Romancero et dans quelques vieux dictons la preuve d'une animosité très vive entre les Asturiens et les Castillans, animosité qui devint aiguë après l'annexion du royaume de Leon au royaume de Castille, parce que les Asturiens

soutenaient avec une juste fierté qu'ils avaient inauguré la résistance victorieuse contre les Mores, tandis que les Castillans triomphaient de la soumission récente de leurs voisins. « Ni Asturiens, ni mulets, ni personne », dit un de leurs proverbes.

Guillén de Castro, de son côté, s'inspirant des romances consacrées à son héros, oppose la noblesse terrienne et les Castillans aux vilains des Asturies d'Oviedo.

Cet antagonisme était intéressant à signaler parce qu'il explique l'origine du drame.

Quand Rodrigue, pour un motif ignoré du Romancero, appelle le comte d'Orgaz en combat singulier et le tue, c'est à la suite d'une querelle née sûrement de cette rivalité des seigneurs castillans et des seigneurs asturiens. En ce cas particulier, elle aurait éclaté à l'occasion d'un vol de troupeau et d'une dispute de bergers, du moins si l'on en croit une vieille chronique espagnole comprise dans les manuscrits de la Bibliothèque du roi (n° 9988).

Un autre témoignage de cet antagonisme de la Castille et des Asturies se trouve dans le désir du roi de réconcilier par un mariage deux familles symbolisant les deux royaumes placés depuis peu sous son autorité souveraine. Il s'emploie à cette œuvre de réconciliation de toute sa puissance et, quand il aboutit, il éprouve une satisfaction si vive qu'il fait aux jeunes époux des noces princières.

Avant d'en terminer avec ces explications un peu arides, mais nécessaires pour bien fixer les idées, je rappellerai qu'à l'époque où reporte l'union du Cid et de Chimène, sans doute aux environs de 1050, Ramiro Ier régnait en Aragon, Garcia IV en Navarre et que la France avait pour souverain Henri Ier, dont le règne fut signalé par l'établissement de la trêve de Dieu. Quinze ou seize ans plus tard, Guillaume le Conquérant quittait les côtes de Normandie et débarquait en Angleterre.

Les documents, et quelques-uns ayant une réelle valeur historique, que Guillén de Castro aurait pu consulter étaient nombreux. *La Crónica general*, *la Cronica del famoso caballero Cid Ruy Diaz Campeador*, *Linage de Rodrigo Diaz y Sumario de Sus hechos*, remontant en 1301, *le Poema del Cid*, également très ancien, *le Tesoro escondido de todos los famosos Romances* relatent les exploits du héros. Peut-être le poète ne les avait-il pas tous à sa disposition, les ignorait-il même ? Quoiqu'il en soit, il suivit avec une prédilection marquée le Romancero, composé de pièces de dates très diverses, mais dont quelques-unes sont pré-

cieuses, en dépit des remaniements successifs que les jongleurs leur ont fait subir.

Ainsi que je l'ai dit, le Romancero se tait du motif de la querelle. C'est Guillén de Castro, le premier, qui a jeté comme une pomme de discorde la nomination d'un gouverneur pour le prince héréditaire. De la sorte, il a rendu inévitable la rencontre du père de Chimène et de Rodrigue, à défaut de Diegue, dont le grand âge a glacé le sang et qui ne peut pas demander réparation de l'offense. Mais le trait de génie, le trait qui place Guillén de Castro dans l'élite des plus grands poètes tragiques, c'est d'avoir établi un lien d'amour entre ces deux familles qu'un affront sanglant divise et d'avoir placé Rodrigue et Chimène entre leur honneur et leur tendresse. Rodrigue adore Chimène et en est adoré.

Cette double glorification de l'honneur, cette exaltation du cavalier parfait et de la dame accomplie suivant les rites castillans et, comme conséquence, cette lutte suprême des plus nobles passions qui puissent grandir au cœur de l'homme, cette situation, l'une des plus belles et des plus émouvantes qui soient au théâtre, ont été imaginées par le poète. Et n'oublions pas que Guillén de Castro vivait à l'époque où Shakespeare écrivait ses premiers chefs-d'œuvre et où la France de Henri III se délectait aux représentations des mystères, des farces et des soties.

La Jeunesse du Cid se compose de deux pièces séparées par un intervalle de vingt-cinq ans.

La première partie, qui justifie le titre attribué à l'ensemble de l'œuvre, commence le jour où Rodrigue est armé chevalier et se termine par le mariage du Cid et de Chimène, célébré de dix-huit à vingt mois plus tard. Elle comporte comme personnages, outre Rodrigue et sa fiancée, Diego Lainez, le comte d'Orgaz, le roi don Fernando, l'infante doña Urraca, l'infant don Sancho, Arias Gonzalo, Peranzúlez, saint Lazare, et une sorte de géant, don Martin Gonzàlez, qui se présente pour défendre les prétentions de Ramiro Ier, roi d'Aragon, sur la ville de Calahorra.

Rodrigue doit être dans la fleur de sa jeunesse quand il est armé chevalier. A peine compte-t-il dix-huit ans. Mais le poète l'a encore rajeuni pour nous intéresser davantage au sacrifice de sa première passion et exalter par contraste sa vaillance, son ardeur et par dessus tout la fidélité à ses engagements et le culte qu'il rend à l'honneur. « Rodrigue, tu as encore le lait sur les lèvres », dit le comte d'Orgaz. C'est un *rapaz*, mot à mot un gamin, plus exactement un *gosse* pour employer une expression triviale, mais juste, prétend un autre de ses adversaires. C'est David devant Goliath,

dira plus tard Diego Lainez, en pensant à son fils, quand le champion du roi d'Aragon réclame un adversaire assez audacieux pour se mesurer avec lui. L'image d'un Rodrigue, très beau, très jeune est si nette à l'époque où écrit Guillén de Castro que dans *La Force de l'habitude*, le poète, on se le rappelle, met en scène une jeune fille vêtue d'un uniforme d'alferez et la caractérise ainsi : « Ne dirait-on pas le Cid armé pour le combat ? »

Enfin, dans une *Romance* (n° 724 — I) de la même époque, Rodrigue est représenté comme un enfant très précoce et remplit l'office de juge royal avant l'âge de dix ans. C'est qu'un Cid, ayant les traits délicats et le visage radieux de saint Michel, s'était substitué par degré à la rude figure d'un saint Georges castillan, qui fut, sans doute, celle du Campeador.

La seconde partie de *La Jeunesse du Cid* pourrait se nommer avec raison le siège ou le défi de Zamora. On y trouve à peu près tous les personnages de la première et, parmi les nouveaux, les quatre fils d'Arias Gonzalo et don Diego Ordoñez, de la puissante et illustre famille des Lara.

Don Fernando, qui est mort en 1066, a commis la faute très grave de partager son royaume entre ses trois fils et ses deux filles et a laissé Zamora *la bien murée* en héritage à l'infante Urraca.

L'aîné des princes, don Sancho, dont la violence et l'ardeur sont admirablement peintes dans la première pièce, a hérité la Castille. Mais, depuis la mort de son père, il s'est emparé de la Biscaye, attribuée à don Garcia et a contraint don Alonso de quitter Leon, sa capitale, et de se réfugier à la cour d'Alimaimon (Al-Maimoun = Le Fortuné), roi de Tolède ; puis, il a mis le siège devant Zamora que défend sa sœur, doña Urraca. Don Sancho est assassiné sous les murs de la place. Don Alonso, aussitôt prévenu de cet évènement, quitte Tolède et accourt à Zamora pour y recueillir l'héritage de don Sancho et ceindre la triple couronne de Castille, de Leon et de Galice. Mais il trouve devant lui le Cid, et le Campeador le contraint de lui jurer qu'il est étranger au meurtre et aussi de déclarer, sous le sceau du serment, que jamais lui, Rodrigue de Bivar, n'a été prévenu du complot tramé contre la vie de don Sancho. Ces graves questions réglées à l'entière satisfaction du Campeador, don Alonso se fiance à Zaïda, fille du roi de Séville et nièce du roi de Tolède, « l'adorable, la riche, la merveille du monde » dont il s'était épris, tandis que, poursuivi par son frère, il était l'hôte des Mores.

Cette seconde partie, sans valoir la première, n'en n'est pas

moins animée d'un souffle puissant. Le rôle d'Urraca, très développé, a grande allure ; le Cid y apparaît grave, énergique, comme l'arbitre souverain de la destinée des rois, le juge suprême de leur honneur et de leur conscience. La hauteur, le dédain avec lequel il traite don Alonso, sa soumission orgueilleuse, quand le prince lui a prêté les serments solennels dont il a réglé le cérémonial et imposé les termes, sont d'une beauté suprême.

LE CID, *à don Alonso, tout en lui montrant un verrou de fer béni et une arbalète de bois surmontée d'un crucifix (emblèmes de la prison réservée aux meurtriers et de l'arme destinée à leur donner la mort).*

Que les vilains te tuent, Alonso, tu m'entends, des vilains et non pas des hidalgos, des vilains des Asturies d'Oviedo, des vilains qui ne soient pas non plus des Castillans, des vilains armés du couteau des montagnards et non de poignards dorés, des vilains chaussés d'espadrilles et non de bottes lacées, des vilains vêtus de capes grossières et non de manteaux en fin drap de Courtray et qu'ils te sortent le cœur par le côté gauche, si tu ne jures pas que tu n'as ni préparé ni souhaité la mort de ton frère ! Le jures-tu sous cette forme ?

DON ALONSO.

Je le jure et je prends à témoins les cieux et les saints.

LE CID.

Que tu meures de la même mort que don Sancho, que l'épée d'un autre Bellido te frappe comme lui et te traverse du dos à la poitrine, si tu as ordonné la mort de ton frère, si tu as trempé dans ce crime et dis *Amen !*

DON ALONSO.

Je dis *Amen !*

LE CID.

Etends la main sur ton épée et jure, foi de cavalier, que tu n'as ni fomenté, ni connu le complot tramé contre celui que nous pleurons tous, que l'idée même ne t'en est jamais venue. Le jures-tu sous cette forme ?

DON ALONSO, *tirant son épée et prêtant sur sa lame le serment exigé.*

Je le jure sous cette forme.

Je signalerai encore, au premier acte, l'apparition de l'ombre de don Fernando qui maudit son fils, don Sancho, pour avoir dépouillé ses frères et lui annonce sa mort prochaine.

Enfin, après l'assassinat de don Sancho, le défi porté à Zamora par don Diego Ordoñez de Lara, aussitôt relevé par les fils du vieil Arias Gonzalo, comme les duels qui suivent la provocation, ont une grandeur épique rappelant la puissance des plus belles

scènes de la tragédie grecque. Corneille les lut, au moins en traduction, avant de composer les *Horaces*.

Je ne résiste pas au désir d'en donner le dénouement :

Don Pedro et don Diego, deux des fils d'Arias, ont déjà succombé sous les coups de don Ordoñez de Lara. La lice est de nouveau ouverte et un troisième fils d'Arias, don Rodrigo, est à son tour blessé à mort. Mais, avant de succomber, il a frappé à la tête le cheval de son adversaire et l'animal, fou de douleur, s'est élancé d'un bond hors du champ clos, emportant son cavalier loin des barrières.

DON RODRIGO.

Père, suis-je sorti victorieux du combat?

. . . . . .

(Voix au dehors).

Don Diego Ordoñez est vaincu !

(Autres voix au dehors).

Il retourne, il retourne au combat !

DON RODRIGO.

Qu'il revienne et, bien que je sois sans vie, je combattrai avec mon âme..... Père, qu'il meure celui qui me conteste la victoire ! Le courage ne me fait pas défaut quoique j'entre en agonie !

. . . . . .

LE CID, *à Diego Ordoñez qui le somme de le déclarer victorieux.*

Calme-toi, don Diego Ordoñez, prends patience, vaillant Lara. Puisque je suis le juge du champ, je saurai te défendre.

. . . . . .

DON RODRIGO, *qui a entendu les paroles échangées entre le Cid et Diego Ordoñez.*

Père?

ARIAS GONZALO.

Fils de mon âme?

DON RODRIGO.

Ai-je vaincu?

ARIAS GONZALO.

Oui, tu as vaincu.

DON RODRIGO.

Alors, que je meure, mais que ma renommée vive à jamais... Père, ai-je vaincu? Ai-je vaincu? Je me meurs!... Qu'espère Diego Ordoñez de Lara?... Père...

ARIAS GONZALO.

Mon fils, mon fils, recommande-toi à Dieu !

LE CID.

La douleur rend le père muet et le fils...

DON RODRIGO.

Jésus !

Et l'âme du jeune guerrier s'envole en même temps que le nom du Rédempteur effleure ses lèvres, désormais muettes.

Je n'insisterai pas davantage sur la seconde partie de *La Jeunesse du Cid:* mon unique dessein étant de montrer, par ces quelques répliques, son allure superbe et chevaleresque et de montrer qu'elle ne déparait en rien la première.

Je ne parlerai pas non plus des imitations du chef-d'œuvre de Guillén de Castro. La plus connue— *Celui qui honore son père* (*El honrador de su padre*—est de Bautista Diamante. Elle fut longuement discutée ; mais elle a perdu tout intérêt depuis qu'on la sait postérieure au *Cid* de Corneille. Quand au Cid Français, que pourrai-je en dire qui n'ait pas été dit dès son apparition? Il serait plus curieux et surtout plus nouveau de terminer le parallèle que j'ai ébauché en analysant *La Pitié dans la justice*, si, en allant au delà de cette analyse, je ne craignais de sortir du cadre de cette étude. Cependant, je ne puis me taire des singulières analogies que j'ai relevées dans le *Théâtre édifiant*, entre une scène de la *Dévotion à la croix* et celle où Rodrigue se présente devant Chimène, après la mort du comte. Dans l'une comme dans l'autre, le fiancé, après avoir tué en duel ici le père, là le frère de sa fiancée, viole la demeure de sa victime; dans l'une comme dans l'autre, les amants se quittent après des explications où Guillén de Castro et Calderón développent le même thème et emploient parfois les mêmes expressions. Si la rencontre est fortuite, elle est extraordinaire.

Enfin, je me garderai de déflorer, par une analyse anticipée, la comédie dont le texte intégral se trouve à la suite de ces éclaircissements. Mais j'appellerai l'attention sur quelques points qui, faute d'être bien compris, pourraient donner lieu à de fausses interprétations.

La première remarque concerne doña Urraca. De bons critiques se sont demandé si son rôle était utile et Corneille, qu'ils ont sans doute consulté, leur a répondu en faisant de l'infante un personnage qu'on peut, sans nuire à la tragédie, conserver ou supprimer. Certes l'Urraque de la tragédie française aime le Cid ; mais comme elle ne découvre ses sentiments qu'à une confidente, Rodrigue n'en a cure et le public ne s'y intéresse pas. Il en va tout autrement dans *La Jeunesse du Cid*. Doña Urraca n'y remplit pas un rôle de premier plan, elle n'en est pas moins une des pièces maîtresses de l'énorme charpente qui soutient l'ensemble des deux comédies. Urraca aime Rodrigue, et son sentiment est si vif que le bénéficiaire ne peut l ignorer. S'il y répon-

dait, s'il épousait la fille de son roi, il mettrait fin aux poursuites dont il est l'objet depuis la mort du comte d'Orgaz et il serait en droit de prétendre aux plus hautes charges de la cour. Cependant il feint de ne pas comprendre, il reste fidèle à Chimène, bien qu'il la croie perdue pour lui et que, par elle, il soit exilé de Burgos et coure péril de mort. De la sorte, Urraca fait briller la fidélité de ce cœur d'élite et ajoute une assise nouvelle au piédestal que ses autres vertus forment à Rodrigue. Puis, au début du troisième acte, quand l'infante fait Arias Gonzalo confident de sa douleur, elle lui révèle que Rodrigue et Chimène s'adorent, alors qu'ils se fuient, et permet au souverain, instruit par son confident, d'imposer sa volonté à Chimène et de la donner à Rodrigue. Son intervention directe et toute naturelle conduit ainsi au dénouement.

La seconde partie est encore dominée par le Cid. Mais il est historique que, pendant toute la durée du siège de Zamora, Rodrigue ne prit parti ni pour son roi, don Sancho, qui assiégeait la place, ni pour doña Urraca, qui était l'âme de la résistance. Il fallait donner une explication de cette attitude, si contraire au tempérament du Campeador, si peu conforme à sa vaillance, à son ardeur, à sa passion de la guerre. Guillén de Castro la trouve encore dans l'amour qu'il met au cœur de l'infante et, comme il est un maître dans l'art des préparations, il profite de la première partie pour caractériser cette passion, en peindre les effets et en faire prévoir les résultats. Dès la seconde scène du premier acte, quand elle chausse au jeune Rodrigue ses éperons de chevalier, doña Urraca l'invite à ne pas oublier cette faveur. Dès lors, les scènes se succèdent, où Rodrigue, qui fuit son amour, s'engage de plus en plus sur le terrain de la reconnaissance et les liens, à mesure que progresse le drame, se nouent plus multiples et plus forts. Rodrigue n'a pas répondu à l'amour de l'infante ; mais il lui a voué et juré une gratitude éternelle et, pour garder ses promesses, il reste neutre entre le frère et la sœur. La raison de son attitude est si vraie qu'Urraca, au second acte de la deuxième partie, rappelle au Cid les faveurs dont elle l'a comblé, les serments qu'elle a reçus de lui, elle l'accuse de lui avoir préféré Chimène par intérêt, à cause des grandes richesses qu'elle a héritées du comte d'Orgaz et de « payer son amour avec le dédain, sa conduite loyale avec des traîtrises, les bienfaits avec de mauvais traitements, et les faveurs avec des injures. »

A cette violente diatribe, le Cid répond que, s'il n'a pas tiré contre Zamora l'épée que don Fernando lui ceignit jadis, c'est

pour accomplir les dernières volontés du roi, mais que, sans les transgresser, il eût pu favoriser don Sancho de ses conseils et lui faciliter la victoire. Or, il s'est borné à suivre son maître, sans jamais lui donner un conseil ni se présenter sur un champ de bataille. « Ne voit-elle pas dans cette prudence, dans cette réserve, la preuve de la constance de ses sentiments, le témoignage qu'il idolâtre jusqu'à son ombre? »

La reconnaissance et le respect que Rodrigue a voués à l'infante préparent encore le dénouement. Après l'assassinat de don Sancho, le Cid s'éloigne du nouveau roi. S'il revient à la cour, s'il reconnaît don Alonso, c'est qu'il cède à la prière de l'infante à qui rien ne peut être refusé quand l'honneur et la fidélité restent saufs ou sont hors de cause.

Tout le rôle de don Sancho est également tracé en vue de la seconde partie. On le devine déjà violent, indocile, hautain, jaloux de ses prérogatives. De même, la dernière scène du second acte, où l'infante, au retour de la chasse, se présente armée d'un épieu ensanglanté, fait pressentir la mort tragique du prince, sous les murs de Zamora.

Le second point a trait à la multiplicité des tableaux et à la durée de l'action. *La Jeunesse du Cid* comporte, en effet, trois actes et dix-huit tableaux. Enfin, depuis le jour où Rodrigue est armé chevalier jusqu'à celui de ses noces, il s'écoule, j'en ai fait l'observation, de dix-huit à vingt mois.

On aurait tort de penser que ce soit par ignorance, par manque de goût ou par défaut d'habileté que Guillén de Castro et ses successeurs agissent de la sorte. Les auteurs dramatiques de cette époque, élevés en général dans les grandes universités de Salamanque ou d'Alcala de Henares, étaient d'excellents humanistes. Ils connaissaient la règle des trois unités. Mais, dans *Le Curieux impertinent*, Guillén de Castro la déclare vieillie et caduque; de son côté, Lope de Vega l'enfermait, disait-il, sous trois clefs quand il composait une pièce et leur illustre prédécesseur, Cervantes, après y avoir cru, perdit à ce point le respect que dans une comédie de saints, *Le Truand béatifié*, il introduit deux personnages épisodiques qui lui font bel et bien son procès. *Curiosité* interroge *Comédie* et lui demande la raison des libertés qu'elle prend et des infractions aux lois dont elle se rend coupable.

« Le temps qui renouvelle le monde perfectionne les arts, répond *Comédie*, et si, dans l'antiquité, je fus bonne, maintenant je ne le suis pas moins. » Et alors *Comédie* critique la froideur des récits, et, par voie de conséquence, l'intervention des confidents,

elle vante l'avantage pour le spectateur de tout voir de ses yeux, de tout entendre de ses oreilles. La pièce y gagne en intérêt, en vivacité, en variété, en passion et aussi en vérité; car du même coup disparaissent les invraisemblances, les tours de main dramatiques, les entorses à la géographie, à l'histoire, à la chronologie.

J'ajouterai que ces multiples changements ne ralentissaient pas l'action.

Les notes, très nombreuses dans les comédies de Guillén de Castro et notamment dans *La Jeunesse du Cid*, montrent jusqu'à l'évidence que la pièce ou du moins chaque acte se jouait devant un unique décor, divisé en autant de *mansion* qu'il y avait de tableaux. Décor assez compliqué, d'ailleurs; car il est question de praticables, par où venaient et s'éloignaient les personnages et les chevaux, de murailles et de rochers au-dessus desquels se tenaient les acteurs, de fenêtres auxquelles ils apparaissaient, de forêts, ou du moins de charmilles, où ils se cachaient. Cette remarque a un caractère général.

C'est en vertu des règles préconisées par *Comédie*, que les spectateurs assistaient au conseil des *ministres*, où s'agite la nomination du gouverneur de l'infant et où naît la querelle de Diegue Lainez et du comte d'Orgaz. Grâce aux facilités qu'elles donnent, la provocation qui suit la dispute a lieu en présence de Chimène et du père de Rodrigue et d'une partie de la cour. A se passer devant de nombreux témoins, les deux scènes gagnent en vigueur et en émotion et l'on s'explique les deux répliques que Corneille a traduites par mégarde et qui manquent de sens quand Rodrigue et le comte se rencontrent seuls dans un carrefour indéterminé :

« Connais-tu bien don Diègue — Oui — *Parlons bas*, écoute. »
« *A quatre pas d'ici* je te le fais savoir. »

La grande latitude accordée au poète lui permet encore de transporter loin de Burgos, dans un lieu solitaire, l'entrevue qui doit rester secrète de Diego Lainez et de son fils et de convier le public au combat triomphal livré aux Mores par Rodrigue, non pas à Séville, comme l'a écrit Corneille, à Séville qui fut reconquise deux siècles après la mort du Cid, mais en Castille, près de Burgos. Ensuite, on voit les vaincus amenés captifs devant le roi et la cour et décernant à leur vainqueur le titre de Cid. Encore, l'abandon de l'unité de lieu a permis d'introduire dans la

comédie la scène du Lépreux, la plus espagnole et peut-être la plus poétique du Romancero.

Fut-elle dédaignée par Corneille en raison de son caractère mystique, comme le pensent quelques critiques ? Peut-être ne put-il la faire entrer dans le cadre inextensible des trois unités.

Quoi qu'il en soit, la suppression de cet épisode est d'autant plus fâcheuse qu'il donne au Cid le caractère généreux, idéal et religieux, si justement admiré par les Espagnols. Sans lui, l'on a peut-être un Turenne, un Condé, un chef invincible et invaincu, mais on n'a pas cet être d'une essence supérieure, ce héros sublime, tendre, magnanime, qui combat le croissant au nom de la croix et joint la douce charité à la gloire des conquérants ; on n'a pas ce chrétien en communication avec le ciel, à qui l'on attribuait des miracles, que l'on priait et que Philippe II, interprète des sentiments de son peuple, voulut faire canoniser. Isoler le Cid de saint Pierre et de saint Lazare équivaut à condamner au silence les voix de Jeanne d'Arc et à éteindre l'auréole dont la couronnent sainte Marguerite et sainte Catherine.

Enfin, quand la fille du comte d'Orgaz consent à épouser le meurtrier de son père, ce n'est pas, ainsi que dans la tragédie française, le lendemain du duel qu'elle sent fléchir sa rancune. Comme le temps n'est pas mesuré au poète, près de deux ans se sont écoulés depuis ce funeste événement et pendant cette longue suite de jours, durant ce délai accordé à la douleur, des plaies cuisantes se sont fermées ; puis, le roi, l'infant, l'oncle paternel de Chimène, attendris par ce dévouement, imposent leur volonté et mettent un terme à un trop cruel martyre d'amour. Alors cette âme si longtemps torturée par l'accomplissement du devoir s'ouvre enfin et s'épanche : « Rodrigue, je suis tienne ! »

Je dois ajouter que si Chimène, durant sa poursuite publique, est inflexible, obstinée et apparaît douée de vertus toutes viriles, elle souffre des sacrifices que lui impose l'honneur dont elle se dit l'esclave, dont la tyrannie lui est si douloureuse que sa raison en est parfois ébranlée. Quant à Diegue Laínez et Rodrigue, ils sont aussi tendres qu'héroïques. Lorsque le Cid dépouille son armure, il montre dans tous ses actes une fraîcheur d'impression, une émotion, une délicatesse féminines. Ces qualités méritent d'être notées parce qu'elles caractérisent la jeunesse du héros et disparaissent, ou du moins s'atténuent grandement, dans la seconde partie de sa vie.

Il est encore un trait de mœurs vraiment espagnol qu'il importe de mettre en relief. La grande faute, le crime qui auto-

riseront le roi à faire droit à la requête de Chimène, ne réside pas dans le duel où le comte d'Orgaz trouve la mort. Venger son père, tuer l'insulteur et purifier le blason de sa famille était au contraire une action d'éclat digne d'éloges.

L'Espagne de Philippe II et la France façonnée par Richelieu ne se ressemblaient guère et penser le contraire fut une illusion de Corneille. Aussi bien, sauf Chimène, personne n'impute à crime la mort d'un adversaire dans un combat loyal. Si la cause peut être appelée devant le souverain, si l'arrêt risque d'être fatal, c'est que les rois d'Espagne, pour décourager les conspirateurs et se prémunir contre toute attaque, condamnent et font exécuter les audacieux qui dégaînent dans l'enceinte du palais. Ainsi, dans le Cid même, don Fernando menace le comte d'Orgaz qui a porté la main à la garde de son épée et, dans une magnifique tragédie de Rojas — *Garcia de la Châtaigneraie* — le héros risque également la mort, non pour avoir poignardé le favori du roi et lavé son honneur, mais pour l'avoir poignardé sous les yeux du monarque.

Je citerai un autre trait de mœurs espagnoles également intéressant.

Guillén de Castro explique par la bouche d'un roi more que Cid signifie seigneur. C'est la preuve qu'à la fin du XVIe siècle, l'Espagne avait désappris l'arabe. Il en allait tout autrement à l'époque où écrivait l'auteur de la romance originale (n° 753-XXX) dont notre poète n'a consulté qu'une transcription moderne. L'ambassadeur des rois mores y traite Rodrigue de Cid sans autres explications ; personne, d'ailleurs, pas même don Fernando, n'en demande et, si Rodrigue intervient, c'est pour faire observer qu'il n'a pas le droit de porter le titre de Cid devant le roi. « Tout est à lui, rien n'est à moi, je suis le moindre de ses vassaux ». Beaucoup plus tard, l'on ajouta une glose finale relative au sens du mot Cid, traduit par « homme d'État, vaillant chef de guerre », mais elle était inutile dans les siècles antérieurs, alors que de nombreux Espagnols, bien que chrétiens, recouraient pour écrire aux caractères arabes.

La dernière observation se rapportera simplement à la mise en scène.

Quand on représente *le Cid* de Corneille, on revêt les personnages de costumes prétendus historiques (1). On ne saurait trop

(1) Il faut excepter l'Odéon, dont le directeur a eu le bon goût et l'excellente pensée de jouer le *Cid* avec des costumes Louis XIII. Mais que l'on se rassure, l'exemple est trop excellent pour être suivi.

protester contre ces restitutions arbitraires d'époques mal connues. La vérité est que les costumes, très clairement indiqués dans *La Jeunesse du Cid*, sont ceux de l'époque où la comédie fut composée, c'est dire la fin du XVIe, ou les premières années du XVIIe siècle, tout comme ceux des Romances répondent au temps de la rédaction. Aux curieux de ces détails, du reste fort intéressants, je dédie la description des toilettes portées par Rodrigue et par Chimène le jour de leur mariage. Elle est traduite de la romance n° 739-XVI composée par un anonyme.

Le roi prit la parole et mit la main de Rodrigue dans celle de Chimène afin de les unir en présence de Lain Calvo (évêque de Palencia). Les jeunes gens oublièrent leur rancune pour ne songer qu'à l'amour; car, où préside l'amour, bien des injures s'oublient. Le roi donna au Cid, pour les joindre à son patrimoine, Valduerna, Saldana, Belforado et San Pedro de Cardeña. Rodrigue, accompagné de ses frères, alla revêtir ses habits de noce. Il quitta son harnais resplendissant et ses belles armes gravées et mit des demi-grègues bordées d'un galon violet et des chausses vallonnes d'Allemagne, à la mode durant ces siècles dorés. Ses souliers en cuir de bœuf, grainées en écarlate, avaient deux boucles au lieu de rubans qui les fixaient sur le côté. La chemise était ronde, ajustée, sans plis ni broderies, parce que l'amidon, à cette époque, on le réservait pour le pain des enfants. Le pourpoint de satin noir brodé, avec des larges manches, était celui où son père avait sué dans trois ou quatre batailles. Par-dessus le satin, en souvenir et mémoire des nombreuses estafilades qu'il avait faites, il passa une veste de cuir tailladée. Puis, il se coiffa d'un bonnet de Courtray orné d'une plume de coq et, par dessus, d'un chapeau allemand tout garni de velours. Suspendue à des courroies neuves qui avaient coûté quatre *cuartos*, il portait l'enragée Tisona, terreur et menace du monde.

Plus galant que Gerinaldos, le fameux Cid descendit dans la cour où le roi, l'évêque et les grands l'attendaient debout. Après lui, descendit Chimène avec un bonnet garni, sur les oreilles, de bouillons légers comme fleurs de chardon, et sans aucun de ces colifichets à la mode. Elle portait une robe en drap fin de Londres, enrichie de broderies et une tunique très ajustée, chaussait des mules écarlates et avait autour du cou un collier formé de huit médailles avec un Saint Michel dont la ciselure avait été estimée au prix d'une ville.

Les promis arrivèrent ensemble et, au moment de donner la main et le baiser, le Cid regarda sa fiancée et lui dit tout ému :

« J'ai tué ton père, mais non pas en traitrise, je l'ai tué d'homme à homme, pour venger une injure publique. J'ai tué un homme et je te donne un homme. Me voici à tes ordres et au lieu de ton père mort, tu prends un mari honoré ».

Tous les assistants applaudirent à ces paroles, on en loua l'à-propos,

et c'est ainsi que furent célébrées les noces de Rodrigue et de Chimène.

Autre toilette. (Romancero n° 759-XXXVI).

La noble Chimène Gomez, l'épouse du Cid Campeador, se rendit à Saint-Isidore de Léon afin d'y entendre la messe de relevailles. Pour sortir, elle habille ses écuyers de drap de Courtray ; car le vêtement du serviteur praclame le rang du maître. La belle dame a tiré de leur coffre un corps de fine écarlate avec des franges de velours, réunies deux par deux et une basquine de même étoffe avec la même garniture, présents que lui avait envoyés le roi à l'occasion de son mariage. Autour de la taille, elle a enroulé une très riche ceinture à bouts d'argent, cadeau du comte à la comtesse sa mère, et, en souvenir de son mariage, elle s'est coiffée du bonnet de grand prix et garni de bouillons légers comme fleurs de chardon que l'infante Urraca lui avait offert le jour où elle avait mis le voile nuptial. A son col, et disposés avec goût, pendent deux médailles avec l'image de saint Pierre et de saint Lazare, pour qui elle professe une dévotion particulière. Les cheveux, qui ravalent la couleur de l'or, glissent sur les épaules et, de leur masse soyeuse, on a fait un seul toron. Elle porte une mante en drap de Courtray parce que les dames jalouses de leur honneur savent qu'elles mettent mieux à découvert leur vertu à mesure qu'elles couvrent mieux leur visage.

Chimène s'avançait si belle que le soleil s'arrêta surpris au milieu de sa course afin de la contempler plus à l'aise et que, sur la porte de l'église, elle trouva le roi Fernand qui lui présenta la main pour l'introduire dans le saint lieu.

La distance est grande, on le voit, entre les costumes aux prétentions archéologiques et soi-disant documentés dont on habille les personnages du *Cid* et les vêtements d'influence flamande décrits dans le *Romancero* ou représentés sur les bas-reliefs et de rares portraits remontant au règne des Rois catholiques. Je ne parlerai pas des décors ; ayant à présenter des critiques analogues à celles que je viens de faire, je craindrais de me répéter. J'aime mieux renouer le récit et le conduire au dénouement.

La première partie de *La Jeunesse du Cid* est une aurore radieuse, c'est l'ascension de l'astre-roi nimbé d'or et de pourpre au-dessus de l'horizon. Dans la seconde partie, le soleil atteint au sommet de son orbite ; c'est le plein midi éclatant et glorieux. Mais quelle que soit sa beauté, après le jour vient le crépuscule dont la fin est souvent attristée par le voisinage de la nuit sépulcrale.

Durant les dernières années de sa vie, Rodrigue fut, en effet, en proie aux chagrins domestiques. S'ils brisèrent son cœur toujours aimant, ils ne le dominèrent pas et quand la mort se

présenta, elle le trouva vaillant et ferme comme sur le champ de bataille, en face des ennemis. Guillén de Castro n'a pas terminé le triptyque. Je demanderai au *Romancero* le dernier tableau.

Les cheveux du Cid ont blanchi. Succombant sous les ans et la fatigue de ses exploits, le grand Castillan gît inerte, déjà désigné par le destin inflexible. Il est à Valence qu'il a reconquis sur les Mores, mais que Bucar et d'autres chefs musulmans entourent dans l'espoir d'une revanche. Rodrigue l'apprend. Désormais incapable de ceindre l'épée et de porter le harnais, il adresse à Dieu une prière fervente. Et, soudain, apparaît saint Pierre qui lui annonce sa fin prochaine et lui renouvelle la promesse d'un suprême triomphe après sa mort.

Alors Rodrigue, reconnaissant, dicte son testament, fait ses adieux à Chimène et attend la fin avec le calme et la résignation du chrétien.

Il faut lire avec respect cette dernière page du livre de sa vie.

Les vieilles bannières, ces tristes souvenirs aimés au temps de la victoire flottent au vent et pleurent bien qu'elles ne parlent pas.

La voix rauque des tambours résonne, les clairons superbes emplissent de leurs gémissements les rues et les places publiques.

Le Cid Campeador est couché dans son lit, soumis et calme, résigné à la rigueur de la Parque vengeresse.

Il voulut voir les reliques de ses victoires passées et ordonna qu'on lui portât ses compagnes, ses épées. Et dès qu'on les lui eût présentées, il se leva sur son lit et, les prenant entre ses mains, il leur adressa ces paroles :

« Colada, et vous aussi, ma Tizona... que deviendrez-vous sans moi? A qui vous remettrai-je? Qui vous gardera qui ne tache point votre honneur, qui si facilement se tache? »

Et cela dit, aussitôt il demande qu'on lui amène Babieca; car il veut le voir avant d'entreprendre son suprême voyage. Le cheval entra plus docile qu'une agnelle docile. Il ouvrit de larges yeux comme s'il souffrait; il se tût.

« Voilà que je pars, mon cher ami; celui qui vous conduisait à la victoire vous fera bientôt faute. Si je ne puis vous récompenser aussi généreusement que je l'eusse voulu, vous n'en recevrez pas moins votre récompense. Les exploits que j'ai accomplis rendront votre renom immortel. »

Il n'en dit pas davantage. La mort lui décocha une flèche.

C'était, si l'on en croit le poème du Cid, le jour de la Pentecôte et, sans doute, le 29 mai 1099.

A peine Rodrigue de Bivar est-il mort que ses serviteurs, sui-

vant l'ordre qu'ils ont reçu de lui, embaument le corps avec des aromates précieux, envoyés jadis par un roi de Perse. Ils disposent le visage, ouvrent les yeux qu'on avait fermés après la mort, arrangent la barbe, asseyent le corps sur un siège et l'attachent entre des attelles afin que le buste ne puissent s'incliner ni se pencher. Ensuite, ils le revêtent d'un harnais de bataille. Le Cid semble vivant. Douze jours se passent. Enfin, les troupes chrétiennes sont prêtes à sortir de Valence et à combattre le roi Bucar et la canaille moresque. On place le héros sur Babieca et on l'y attache fortement. Dans la main droite l'on a fixé la Tizona qui se tient debout prête à frapper d'une façon merveilleuse; au cou, l'on a suspendu l'écu avec sa devise flottante. L'évêque Geronimo marche à droite, de l'autre côté un écuyer tient les rênes de Babieca. L'armée franchit les portes de la ville. En avant, flotte déployée, au gré du vent, la bannière du Cid. D'abord s'élancent trois corps de cavalerie. Puis le Campeador donne pour la dernière fois.

Le roi Bucar et les rois ses vassaux qui croyaient le Cid mort et ses chevaliers à leur merci sont frappés de stupeur. Il leur semble voir une armée de plus de soixante mille cavaliers blancs comme neige commandés par un capitaine prodigieux, portant sur sa poitrine une croix rouge et tenant dans la main une épée flamboyante. Poursuivis, harcelés, en proie à une terreur panique, ils courent vers la côte où sont amarrés leurs vaisseaux et plus de dix mille se noient; car, dans leur hâte, ils ne peuvent s'embarquer tous ensemble. Bucar, échappé au carnage, demande le salut à une fuite honteuse. Ceux du Cid gagnent les tentes des Mores et y trouvent à profusion l'argent, l'or, les pierreries. Le plus pauvre devint riche du butin qu'il fit ce jour-là. Désormais, la route était libre; les dernières volontés du héros pouvaient être accomplies. Chimène, Alvar Fañez, cousin-germain de Rodrigue, et une suite nombreuse, prennent à travers la Castille, atteignent Saint-Pierre de Cardeña et confient à la tombe les restes toujours victorieux du Campeador, l'honneur et la fierté de l'Espagne.

Tel fut l'homme prestigieux dont le *Romancero* affina les traits, dont Guillén de Castro a glorifié la jeunesse et l'âge mûr, mais qui au cours d'une longue existence, n'en eût pas moins l'insigne fortune de tenir les promesses de ses premières années et de ne jamais démentir les espérances qu'elles avaient fait concevoir.

Marcel DIEULAFOY.

LA JEUNESSE DU CID

Pièce en 3 Actes

DE

Guillén de CASTRO

TRADUITE PAR

MARCEL DIEULAFOY

« La Jeunesse du Cid » *a été jouée pour la première fois à Paris le 14 Novembre 1907*

THÉATRE DE L'ODÉON — Direction de M. ANTOINE

LA JEUNESSE DU CID

(NOCEDADES DEL CID)

Pièce en 3 actes et 12 tableaux, de Guillén de CASTRO
Traduction de Marcel DIEULAFOY
Musique de scène de E. BRETONNEAU

DISTRIBUTION :

UN LÉPREUX, SAINT LAZARE	MM. DE MAX
LE ROI DON FERNAND	VARGAS
LE PRINCE DON SANCHE, *Infant*	MAUPRÉ
DIÈGUE LAYNEZ, *père du Cid*	MOSNIER
HERNAN DIAZ, *frère du Cid*	DEGUINGAND
BERMUDE LAYN, *frère du Cid*	ROLLAN
LE COMTE LOZANE D'ORGAZ	Ph. GARNIER
ARIAS GONSALVE	MITRECEY
PÉRANZULEZ	FABRE
DON MARTIN GONZALEZ	ALEXANDRE
UN ROI MORE	ESCOFFIER
UN BERGER	DESFONTAINES
UN PORTIER	FLÊVES
SOLDATS	DUARD, VILLÉ
VALETS	LARRAS, TISSERAND
MORES	VIOLET, DULLIN, CARL
LE CID	Mlles VAN DOREN
LA REINE	KERWICH
L'INFANTE DOÑA URRACA	FRÉVALLES
CHIMÈNE GOMEZ	BARJAC
SUIVANTE DE CHIMÈNE	TAILLADE
UN PAGE	PAZ FERRER

LA JEUNESSE DU CID

(La scène se passe à Burgos et dans ses environs vers 1050, sous le règne de Fernand le Grand.)

PERSONNAGES

LE ROI DON FERNAND (*Fernando.*)
LA REINE, sa femme.
LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DON SANCHE (*Sancho.*)
L'INFANTE DOÑA URRACA.
DIÈGUE LAYNEZ (*Diego Laínez*), père du Cid.
RODRIGUE (*Rodrigo*), LE CID.
HERNAN DIAZ, frère du Cid.
BERMUDE LAYN (*Bermudo Lain*), frère du Cid.
LE COMTE LOZANE D'ORGAZ (*Lozano de Orgaz*), père de Chimène.
CHIMÈNE GOMEZ (*Jimena.*)
ELVIRE (*Elvira*), suivante de Chimène.
ARIAS GONSALVE (*Arias Gonsalo*), majordome major de la Reine.
PÉRANZULEZ (*Peranzúles*), gouverneur des deux derniers Infants, oncle de Chimène.
DON MARTIN GONZALEZ (*Martin González*), ambassadeur et champion du roi d'Aragon.
LE MAITRE D'ARMES DU PRINCE.
UN ROI MORE.
UN LÉPREUX.
UN BERGER.
PREMIER PAGE.
PREMIER SOLDAT, SECOND SOLDAT, PREMIER VALET, SECOND VALET, DEUX OU TROIS PAGES, SOLDATS ESPAGNOLS, SOLDATS MORES, PERSONNES DE LA SUITE, MUSIQUE.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Une salle dans le palais du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI DON FERNAND, DON DIÈGUE LAYNEZ.

(Ils entrent en causant. Tous deux ont la barbe blanche. Diègue Laynez est décrépit et caduc; il tient à la main une canne sur laquelle il s'appuie).

DIÈGUE, *s'agenouillant devant le roi.* — Ma fidélité reçoit une récompense insigne.

LE ROI. — Je paye une dette.

DIÈGUE. — Ta Majesté l'honore.

LE ROI. — C'est mon sang que j'honore dans Rodrigue. Diègue Laynez, relevez-vous. J'ai donné mes propres armes pour l'armer chevalier.

DIÈGUE. — Oui, Sire, il a veillé près d'elles et va bientôt venir.

LE ROI. — Je l'attends, il ne peut tarder.

DIÈGUE. — Par surcroît de faveur, Son Altesse le prince don Sanche et Sa Majesté la Reine daignent lui servir de parrains.

LE ROI. — Ils s'acquittent aujourd'hui envers ma tendresse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA REINE, LE PRINCE DON SANCHE, L'INFANTE DOÑA URRACA, CHIMÈNE GOMEZ, LE COMTE LOZANE, ARIAS GONSALVE, PÉRANZULEZ ET RODRIGUE.

DOÑA URRACA. — Chimène, que penses-tu de Rodrigue?

CHIMÈNE. — Il a bonne grâce (*A part*) et ses yeux font éprouver à l'âme de douces émotions.

LE ROI. — Comme l'armure te va bien.

LE CID. — N'est-ce pas naturel puisque tes regards se sont posés sur elle et qu'Arias Gonzalve me l'a mise de sa main?

ARIAS. — Tu dois au ciel et ton être et la vie, mais la Castille t'a donné le courage.

LE ROI. — Que vous semble de mon filleul ?

DON SANCHE. — Il a pour lui la beauté, la force et l'intelligence.

LE COMTE. — Les rois ont comblé la mesure.

PÉRANZULEZ. — Elle déborde même.

LE CID. — Je baiserai le sol où il a posé le pied celui qui m'a réparti tant de grâces.

LE ROI. — Tu les méritais plus grandes. Qu'il est vigoureux, qu'il est beau ! Oui, mon armure te sied à miracle.

LE CID. — Mon cœur t'appartient aussi.

LE ROI. — Approchons-nous de l'autel du saint Patron de l'Espagne.

DIÈGUE. — Il n'en répandra sur nous que plus de faveur.

LE CID. — Celui qui te sert et te prend pour modèle puisse-t-il entrer dans le paradis !

(*On tire un rideau. L'autel de Saint-Jacques apparait. Sur un plat d'argent, sont posés une épée et des éperons d'or*).

LE ROI. — Rodrigue, voulez-vous être chevalier ?

LE CID. — Oui, je le veux.

LE ROI. — Alors, que Dieu vous fasse bon chevalier. Rodrigue, voulez-vous être chevalier ?

LE CID. — Oui, je le veux.

LE ROI. — Alors que Dieu vous fasse bon chevalier. Rodrigue, voulez-vous être chevalier ?

LE CID. — Oui, je le veux.

LE ROI. — Alors que Dieu vous fasse bon chevalier. Entre mes mains, cette épée a vaincu dans cinq batailles rangées. Je pense que tu la porteras toujours avec honneur à ton côté.

LE CID. — Sire, des faveurs aussi hautes opéreront des miracles et du sein du néant tireront un héros. Aussi bien pour que le renom de l'épée que tu me confies et que je ceins atteigne jusqu'au cinquième ciel, je vais la détacher de ma ceinture et la lier à mes espérances et, comme tu m'as donné un peu de ton être en me conférant tes ordres, je ne la ceindrai de nouveau que le jour où je serai certain de la préserver de toute souillure. Ce sera quand j'aurai vaincu, moi aussi, dans cinq batailles rangées.

LE COMTE, *à part*. — La promesse est audacieuse !

LE ROI. — Je te fournirai l'occasion que tu me demandes de montrer ta vaillance (*A doña Urraca*). Et vous, Infante, chaussez-lui les éperons.

LE CID. — Honneur suprême !

DOÑA URRACA. — Je vous obéis.

LE CID. — Après avoir reçu de votre main les insignes de la chevalerie, je prendrai le monde pour piédestal.

(*Urraca lui attache les éperons.*)

DOÑA URRACA. — Je crois t'avoir obligé, Rodrigue. Souviens-t'en.

LE CID. — Tu m'as élevé jusqu'au ciel...

CHIMÈNE, *à part.* — Urraca m'a percé le cœur avec les éperons qu'elle lui a mis.

LE CID. — .....Et j'espère te rendre autant de services que je te dois d'obligations.

LA REINE. — Puisque te voici chevalier, Rodrigue, va, monte sur le palefroi que je t'offre. Moi et mes dames d'honneur assisterons à ton départ.

DON-SANCHE. — Accompagnons Rodrigue.

LE ROI. — Prince, sortez avec lui.

PÉRANZULEZ, *à part.* — Maintenant c'est excessif.

LE CID, *à part.*— Jamais un suzerain décerna-t-il de pareils honneurs à l'un de ses vassaux ?

DON SANCHE, *au roi.* — Père, et moi quand pourrai-je porter une épée à mon côté?

LE ROI. — Le temps n'est pas venu.

DON SANCHE. — Pourquoi non ?

LE ROI. — Elle te paraîtrait lourde, tu es dans un âge trop tendre.

DON SANCHE. — Qu'elle soit dégaînée ou qu'elle soit au fourreau, les ailes du cœur soulèvent l'épée. Moi, sire, quand je regarde une lame d'acier de la pointe au pommeau et que je la brandis, j'éprouve une émotion si vive qu'elle me paraîtrait légère, fût-elle lourde comme une montagne de plomb. Que Dieu me donne l'occasion de ceindre une épée, confiant dans mon courage, qu'il me permette de porter sur les épaules, le dos et la poitrine le gorgerin et la double cuirasse, et l'univers verra que mon ambition est fondée. Si mes vœux se réalisent, je donnerai la preuve d'une valeur sans égale en soutenant un des pôles du monde dans chacune de mes mains.

LE ROI. — Vous êtes bien enfant, Sanche. Allez, l'âge amortira cette belle flamme.

DON SANCHE. — Détrompez-vous. Elle grandira plutôt avec les années.

LE CID, *à Don Sanche.* — Votre Altesse aura toujours en moi un sujet fidèle.

LE COMTE, *à Péranzulez, montrant don Sanche.* — Quelle nature courageuse !

DON SANCHE, *à Rodrigue.* — Viens te mettre en selle.

PÉRANZULEZ, *au comte en parlant de don Sanche.* — Il sera la bravoure même.

LE ROI. — Allons les voir.

DIÈGUE, *à Rodrigue qui s'éloigne.* — Je bénis les palmes de ton heureux triomphe.

LE ROI, *à part.* — Tous mes vœux l'accompagnent.

CHIMÈNE, *à part.* — Rodrigue emporte mon âme.

DOÑA URRACA, *à part.* — Rodrigue est un chevalier accompli.

(*Tous sortent, sauf le roi, le comte Lozane, Diègue Laynez, Arias Gonsalve et Péranzulez.*)

SCÈNE III

LE ROI, LE COMTE, DIÈGUE, ARIAS, PÉRANZULEZ

Le Roi, *à ses conseillers qui se retirent.* — Comte d'Orgaz, Péruzanlez, Laynez, Arias Gonsalve qui êtes la gloire et l'honneur de notre Conseil d'Etat, attendez... revenez, ne vous retirez pas. Asseyez-vous, je désire vous parler.

(*Ils s'asseyent tous quatre et le roi prend séance au milieu d'eux.*)

Gonsalve Bermudez, le gouverneur du prince don Sanche, est mort au moment où ses conseils auraient été les plus utiles. Puisque le prince néglige sitôt l'étude des lettres et s'abandonne à ses penchants pour la guerre, les armes, les chevaux, puisque son caractère indomptable et sa bravoure l'incitent à des prouesses qui étonnent le monde, il importe de mettre auprès de lui un guide aussi ferme que vigilant, un conseiller qui réfrène ses passions avec prudence et sagesse. Mes chers parents, vous êtes pour moi des amis plus que des vassaux, mais j'ai considéré qu'Arias Gonzalve dirigeait la maison de la reine en qualité de majordome-major, que Péranzulez surveillait l'éducation de mes deux autres fils, que le comte d'Orgaz surnommé à bon droit Lozane le Fougueux ne quittait jamais le harnais et portait la guerre chez nos ennemis pour justifier son glorieux surnom, et j'ai décidé que le prince aurait Diègue Laynez pour gouverneur. Cependant, il me plairait que ce choix fût approuvé par les quatre colonnes de ma couronne et les appuis de ma pensée.

Arias. — Nous sommes tous intéressés, l'univers entier est intéressé à ce qu'une charge aussi haute soit bien occupée et nul mieux que Diègue Laynez ne pourrait en remplir les devoirs.

Péranzulez. — Diègue Laynez mérite que des mains augustes lui octroient une pareille faveur.

Le Comte. — Oui, il la mérite comme tu la méritais quand ma vaillance se vit préférer ta sagesse au prix d'un outrage sans nom. Et cependant, grand Roi, connaissant ma prétention de servir dans cette charge le prince don Sanche, mon Seigneur, que Dieu nous conserve mille ans, tu aurais dû regarder à la torture que tu m'infliges et à l'indignation que je tais par respect pour toi, bien que je ne puisse souffrir davantage. Succombant sous le poids des années, si le vieux Diègue Laynez radote déjà, comment serait-il apte à terminer l'éducation de son élève? Et quand il s'agira d'apprendre au Prince les devoirs d'un chevalier dans la lice ou sur le champ de bataille, appuiera-t-il d'exemples son enseignement? Le pourra-t-il comme moi qui mille fois ai rompu des lances et mis hors d'haleine un cheval? A mon école...

LE ROI. — Assez.

DIÈGUE. — Jamais. Comte, vous n'avez mieux mérité votre surnom de Lozane le Fougueux. Que je sois vieux, hélas, je le confesse. Le temps est un maître inexorable. Mais tout caduc et somnolent que je paraisse, bien qu'arrivé au terme de l'existence, bien que défaillant, je puis enseigner ce que bien d'autres ignoreront toujours. S'il est vrai qu'il se meurt, celui qui vit, je donnerai en agonisant l'exemple d'une belle existence à imiter et le courage de la suivre. Et, si la faiblesse de mes bras et de mes jambes m'empêche aujourd'hui de rompre des lances ou d'essouffler un cheval, j'écrirai pour le prince le récit de mes exploits. A défaut de ce que je fais, il s'inspirera de ce que j'ai fait. Alors, le monde et le roi verront que nul n'est plus digne d'occuper la charge de gouverneur, que nul...

LE ROI. — Diègue Laynez !

LE COMTE. — Elle me revenait...

LE ROI. — Mes chers vassaux !

LE COMTE. — Comme à toi et mieux encore.

LE ROI. — Comte !

DIÈGUE. — Je t'en donne le démenti.

LE COMTE. — Moi je prétends...

LE ROI. — Je suis votre roi !

DIÈGUE. — N'achève pas...

LE COMTE. — La main dira ce que la langue a dû taire.

(Il donne un soufflet à Diègue.)

PÉRANZULEZ, *à Diègue qui a levé son bâton sur le Comte.* — Contiens-toi !

DIÈGUE. — Ah ! vieillard infortuné !

LE ROI, *au Comte qui met la main à la garde de son épée.* — Garde-toi de ma colère !

DIÈGUE, *à Péranzulez et Arias qui le contiennent.* — Laissez-moi.

LE ROI, *montrant le Comte qui a dégainé à moitié son épée.* — Saisissez-vous de lui !

LE COMTE, *se dégageant et mettant l'épée au fourreau.* — Tu es irrité, grand roi, prends patience, excuse cette querelle, roi puissant, et bien qu'elle ait éclaté dans le palais, le monde l'ignorera. Pardonne à cette main, pardonne à cette épée de t'avoir manqué une fois de respect en faveur de tant de combats et de tant d'années où elles furent les soutiens de ta couronne et où elles montrèrent à tes soldats comment on défend tes frontières, comment on venge tes injures. Rappelle-toi que les monarques ont tort de préférer des savants à des hommes d'action. Les vassaux tels que moi sont les mains des rois, les ailes de leur pensée et le cœur de leurs Etats.

LE ROI. — Holà !

PÉRANZULEZ. — Sire ?

ARIAS. — Sire ?

LE ROI. — Comte ?

LE COMTE. — Pardonne.

LE ROI. — Attends mes ordres, vilain. (*Le Comte sort.*) Suivez-le !

SCÈNE IV

LES MÊMES MOINS LE COMTE

ARIAS. — Le moment est venu de montrer ta prudence, grand Fernand.

DIÈGUE, *au Roi.* — Rappelez-le, rappelez le Comte ; qu'il vienne exercer la charge de gouverneur de votre fils. Maintenant que je suis flétri, il est seul digne de l'occuper. Hautain et fier, il emporte, pour en accroître son patrimoine, l'honneur dont il m'a dépouillé. Et moi je m'en irai, encore le pourrai-je, trébuchant à chaque pas sous la charge de l'affront et sous le poids des années en un lieu où je pleurerai mes injures jusqu'au jour où je les vengerai.

LE ROI. — Ecoute, Diègue Laynez.

DIÈGUE. — L'homme que l'opprobre avilit fait mauvaise figure auprès de son roi.

LE ROI. — Entends-moi.

DIÈGUE. — Pardonne, Fernand. Hélas, est-ce bien là ce sang qui fut la gloire de la Castille ! (*Il sort.*)

LE ROI. — Je deviens fou !

ARIAS. — Il s'en va le cœur enflammé de colère.

LE ROI. — Il a raison, mes amis ! A quel parti me résoudre ? Faut-il arrêter le comte Lozane ?

ARIAS. — Non, sire. Il est puissant, riche, arrogant et brave et si tu faisais acte d'autorité, tu mettrais à l'aventure ton royaume et tes vassaux. Outre qu'en pareil cas, le fait est connu, emprisonner le coupable équivaut à publier l'offense.

LE ROI. — Tu as raison. Va Péranzulez, suis le comte Lozane. Toi, Arias, rejoins Diègue Laynez. Affirmez de ma part à l'un comme à l'autre que l'événement s'étant produit dans le palais n'aura pas d'écho au dehors. J'entends que personne ne le publie et que l'on en garde le secret L'on fera là-dessus le silence éternel, je l'ordonne sous peine de disgrâce.

PÉRANZULEZ. — Grave raison d'état !

LE ROI, *se tournant vers Arias.* — Dis encore à Diègue Laynez que je prends son honneur à mon compte, que je l'attends ici (*à Péranzulez*). Et toi, dis au Comte que je l'appelle et qu'il vienne sans crainte. Nous verrons de la sorte s'il existe des moyens humains pour réparer ce malheur.

PÉRANZULEZ. — Nous y allons.

LE ROI. — Volez et revenez !

ARIAS. — Diègue Laynez est de mon sang.

PÉRANZULEZ. — Le Comte est mon cousin-germain. (*Ils sortent.*)

LE ROI. — Je suis un roi mal obéi ; je châtierai mes vassaux. (*Il sort.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Diègue Laynez

SCÈNE V

RODRIGUE, HERNAN DIAZ ET BERMUDE LAYNEZ SES FRÈRES

Rodrigue entrant, suivi de ses frères qui le désarment.

LE CID. — Mes frères, vous me faites beaucoup d'honneur.

BERMUDE. — Nous sommes les serviteurs de notre frère aîné.

LE CID. — Vous me montrez bien l'affection que vous me portez.

HERNAN. — Et pourtant, il vaut mieux le confesser, nous envions les suprêmes faveurs dont le roi t'a comblé.

LE CID. — Le temps, le temps viendra, mes frères, où, s'il plaît à Dieu, il répandra sur vous deux les bienfaits dont ses mains généreuses sont pleines et où il vous octroiera avec le même cérémonial les ordres insignes dont il m'a trouvé digne. Du reste, en m'honorant, le roi nous a tous honorés. Allez, accrochez avec respect ces armes. Le roi me les a données et je jure une seconde fois son héroïque devise de ne plus ceindre son épée après l'avoir suspendue de ma main et de ne la plus toucher jusqu'au jour où se seront réalisées mes espérances de remporter la victoire dans cinq batailles rangées.

BERMUDE. — Quand te montreras-tu sur les champs de bataille ?

LE CID. — L'heure approche.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DIÈGUE LAYNEZ

Diègue Laynez entrant avec sa canne brisée en deux morceaux.

DIÈGUE. — Est-ce le moment de suspendre ton épée, Rodrigue ?

HERNAN. — Père !

BERMUDE. — Seigneur.

LE CID. — Qu'as-tu ?

DIÈGUE, *à part.* — Je suis déshonoré. (*Haut.*) Mes fils...

LE CID. — Parle.

DIÈGUE. — Je n'ai rien, rien. Laissez-moi seul.

LE CID. — Que s'est-il passé? Tu as des soucis d'honneur; tes yeux sont injectés de sang; ta canne est brisée !

DIÈGUE. — Retirez-vous, allez dehors.

LE CID. — Si tu me le permets, avant de sortir, je voudrais prendre une autre épée.

DIÈGUE. — Attends mes ordres dehors. Va-t-en, va-t-en comme tu es.

HERNAN. — Père !

BERMUDE. — Père !

DIÈGUE. — Leur tendresse accroît mon malheur.

LE CID. — Père chéri !

DIÈGUE, *à part.* — Mon affront retombe sur chacun de vous. (*Haut.*) Laissez-moi seul.

BERMUDE. — Sa peine est bien cruelle.

HERNAN. — J'en souffre.

DIÈGUE, *à part.* — Cette pièce s'effondrerait si elle devait porter le poids de quatre affronts. (*Haut.*) Ne partirez-vous pas?

LE CID. — Pardonne.

DIÈGUE. — Que mon sort est misérable !

LE CID. — Quel soupçon ! Puisque dans mon cœur, l'honneur crie au feu, il appelle aux armes.

(*Tous trois se retirent.*)

SCÈNE VII

DIÈGUE, *seul.*

Cieux, je souffre ! Je meurs ! J'enrage ! Loin de moi, bâton brisé qui trahîtes mon honneur et ne sûtes pas supporter mon opprobre. Mais je ne vous accuse pas, ma sagesse a été surprise, j'ai eu tort, pardonnez-moi ! Votre résistance était faible, proportionnée au seul poids des années, elle ne suffisait pas à la surcharge d'une insulte. Je devrais plutôt vous remercier; car je vous suis obligé de me donner deux bâtons pour me venger d'un seul soufflet. Mais ce serait folie de fonder mon honneur sur un objet aussi fragile. C'est une épée, c'est un bâton d'acier et non une lame de bois que je prendrai. (*Il doit y avoir plusieurs armes accrochées à un panneau et quelques épées. Diègue en choisit une parmi elles.*) Je m'abuse ou j'ai dans les mains une compagne courageuse qui souffre de mon affront. C'est en toi, en toi, épée vaillante, que je place mon espoir. Tu appartins à Mudarra le vengeur, ton acier t'a rendue fameuse de l'un à l'autre pôle, tes blessures ont vengé la mort des sept enfants de Lara; venge moi d'un seul outrage ! Est-ce brandir une épée ou trembler. Le pouls est encore plein. Bien qu'attiédi par l'âge, mon sang bouillonne encore au feu de la douleur. Je puis m'aventurer. (*Il s'escrime.*) Cieux ! Ne m'abuserais-je pas ? Si la main est ferme, les jambes sont faibles et, à chaque coup d'estoc ou de taille, l'épée m'entraîne après elle... Voilà qu'elle me paraît de plomb... Voilà que la main défaille à son tour... je tombe... Il me semble que le pommeau soit à la pointe. Alors que dois-je faire ? Comment, comment me venger ? Hélas, avec quelle confiance donnerai-je carrière à mes espérances si elles s'étayent sur une base aussi débile ?

O vieillesse infirme et appauvrie ! Le cœur va-t-il me manquer ? O temps ingrat, où m'as-tu réduit ? Et vous, épée vaillante, pardonnez moi de vous avoir dégainée et exposée nue aux regards et de ne pouvoir vous remettre au fourreau. Puisque ma vie s'achève où commence mon opprobre, votre honte proclamera la mienne. La douleur trouble ma raison : je vais appeler mes fils. C'est un grand malheur que de confier à des mains étrangères la réparation d'une offense, mais négliger de prendre vengeance d'un outrage ravale plus bas encore un homme d'honneur. J'ai douté de leur courage, j'ai hésité !... Leurs bras étaient trop ignorants, les miens trop affaiblis. Que faire ? L'idée peut être bonne ? Hernan Diaz !

SCÈNE VIII

DIÈGUE, HERNAN DIAZ

HERNAN. — Que me veux-tu ?

DIÈGUE. — J'ai des yeux, mais je ne vois plus ; je vis, mais je n'ai plus d'âme.

HERNAN. — Qu'as-tu ?

DIÈGUE. — Ah mon fils ! Ah mon fils ! Donne-moi la main ; l'angoisse et l'anxiété m'étreignent. (*Il prend la main de son fils et la serre le plus fortement qu'il le peut.*)

HERNAN. — Père, père, tu me tues ! Lâche-moi, pour Dieu, lâche-moi, par le ciel !

DIÈGUE. — Qu'as-tu ? Pourquoi t'évanouir ? Pourquoi pleurer, femmelette ?

HERNAN. — Monsieur !

DIÈGUE. — Va-t-en, va-t-en ! Tais-toi ! Et tu serais de ma race ? Non, c'est impossible ! Dehors, sors d'ici !

HERNAN. — Etrange aventure ! (*Il sort.*)

DIÈGUE. — Si tous mes fils lui ressemblent, mon espoir sera cruellement déçu. Bermude Layn.

SCÈNE IX

DIÈGUE, BERMUDE LAYN

BERMUDE. — Monsieur ?

DIÈGUE. — J'ai des nausées, des étouffements ; viens, approche-toi, donne-moi la main. (*Il lui prend la main.*)

BERMUDE. — Prends-là. Mais que fais-tu mon père ? Lâche-moi, laisse-moi, assez... Je ne m'en irai pas... Assez ! Tes mains m'étreignent à me briser les os...

DIÈGUE. — Mes faibles mains, infâme ! Seraient-elles des pattes de lion ? Et le fussent-elles, la douleur ne devraient pas t'arracher ces lâches mugissements. Es-tu un homme, opprobre de mon sang ? Fuis, fuis, loin de moi !

BERMUDE. — Je t'obéis... Je m'en vais. (*Il sort en courant*).

DIÈGUE. — Hélas ! Peines amères !... Hélas ! Disgrâces cruelles !... Sur quelles colonnes pourries repose une maison d'où sortirent tant de rois ? Le souffle me manque. Rodrigue !

SCÈNE X

DIÈGUE, RODRIGUE

LE CID. — Père, Monsieur, as-tu voulu me faire affront ? Pourquoi m'appeler le dernier ? Ne suis-je pas l'aîné de tes fils ?

DIÈGUE. — Hélas, mon enfant !... Je meurs !

LE CID. — Qu'as-tu ?

DIÈGUE. — O désespoir ! O désespoir ! O rage ! O rage ! (*Il lui mord fortement un doigt de la main.*)

LE CID. — Père, lâchez-moi !... A la male heure !... Lâchez-moi donc, père. A la male heure ! Si vous n'étiez mon père, je vous donnerais un soufflet !

DIÈGUE. — Et ce ne serait pas le premier que je recevrais !

LE CID. — Comment ?

DIÈGUE. — Fils, fils de mon âme, j'aime ce cri de colère, ta fureur me plaît, je bénis ta bravoure. Ce sang en révolte qui gonfle tes veines, qui jaillit de tes yeux, ce sang que me donna la Castille et que je te transmis l'ayant hérité de Layn Calvo et de Nuño, c'est celui qu'a outragé sur ma figure le Comte, le Comte d'Orgaz, ce comte que l'on surnomme Lozane, le Fougueux. Mon fils, ouvre-moi tes bras, rends-moi l'espérance et cette tache de mon honneur qui s'étend sur le tien, lave-la dans le sang. Le sang enlève seul de pareilles souillures. Si je ne t'appelai pas le premier pour accomplir ma vengeance, c'est que tu es de mes fils le plus aimé, le plus chéri. Je désirais m'en remettre à tes frères de ce soin pour ne pas exposer l'aîné, l'héritier de mes majorats. Mais après les avoir mis à l'épreuve, je les a vu si efféminés, si lâches, que mon opprobre a grandi, que ma douleur a doublé. Rodrigue ! Fais respecter ces cheveux blancs. L'adversaire est puissant. Au palais, son avis fait loi ; sur les champs de bataille sa lance triomphe ; mais tu es brave, tu es judicieux, la honte se dresse devant tes yeux. (*Montrant sa joue.*) Ici est l'offense, voilà l'épée. Je ne te dirai plus rien... je ne le puis... Mon souffle expire et je m'en vais pleurer sur mes affronts tandis que tu prendras ma vengeance.

SCÈNE XI

LE CID, *seul.* — Après l'affliction la perplexité m'affole. Fortune, ne suis-je pas le jouet d'un rêve ? Dans ma détresse, tu t'es montrée si inconstante que je ne crois pas à mon malheur. Aurais-tu permis, Fortune inclémente, que mon père fût l'offensé et que l'offenseur fût le père de Chimène ?

A quel parti me résoudre, sort implacable, s'il est l'âme de qui je tiens la vie? Que faire, incertitude cruelle, si elle est la vie qui tient mon âme captive? Me fiant à ses aveux, je désirerais mêler mon sang avec le sien ; et je devrais le verser ? Et je souffrirais cet excès de douleur et il faudrait que je tue le père de Chimène? Mais le doute est déjà une offense à la sainteté de l'honneur, à l'unique soutien de la vie. C'est une raison pour secouer le joug de l'amour, relever la tête et rentrer en possession de moi-même. Mon père est l'offensé, je n'ai pas à savoir si l'offenseur, oh peine cuisante, est le père de Chimène! Pourquoi réfléchir, qu'est-ce que j'attends? Pour venger mon père et frapper le Comte Lozane, ma valeur ne surpasse-t-elle pas le petit nombre de mes années ? Qu'importe la puissance, qu'importe l'entourage redoutable de mon adversaire, bien qu'il entretienne dans la montagne mille Asturiens dévoués. A la cour de Fernand, roi de Léon, sa voix est prépondérante ; à la guerre, son bras est invincible ! C'est peu, ce n'est rien auprès d'un outrage! Le premier qu'ait souffert le sang de Layn Calvo. Si la terre me fournit le champ, le ciel m'accordera la victoire, bien que mon bras donne la mesure de sa vaillance pour la première fois. Je prendrai cette vieille épée de Mudarra le Castillan toute enveloppée, toute engaînée dans la rouille depuis la mort de son maître ; et, si la porter en état de flétrissure est une atteinte au respect qui lui est dû, je désire qu'elle fasse état de mon trouble, je la prie d'agréer mes excuses. Compte, vaillante épée qu'un autre que Mudarra te ceint et qu'il combat avec mon bras pour son honneur meurtri. Tu es humiliée, je le sais, de tomber en mon pouvoir, mais je ne t'infligerai pas l'opprobre de me voir reculer d'un pas. Quand je te tiendrai sur le terrain, je serai fort comme ton acier. Ton second maître vaudra le premier. Et si par cas j'étais vaincu, je te cacherais de honte dans ma poitrine et, confus de ma défaite, je t'y enfouirais jusqu'à la croix! (*Il sort.*)

TROISIÈME TABLEAU

Une cour du palais

SCÈNE XII

DOÑA URRACA ET CHIMÈNE, A LA FENÊTRE

DOÑA URRACA. — Grâce à Rodrigue, toute la ville est en joie.

CHIMÈNE. — C'est vrai, il n'est pas jusqu'au soleil qui ne veuille participer à notre bonheur.

DOÑA URRACA. — Rodrigue sera le modèle des chevaliers ; séduisant, généreux et brave.

CHIMÈNE. — En lui, ces qualités resplendissent entre la beauté et la force.

DOÑA URRACA. — Avec quel entrain, quelle vigueur, quel feu, quelle

adresse merveilleuse, bien assis sur sa selle, il a rompu une lance et l'a fait voler en éclat! Puis, au salut, as-tu remarqué comme il éperonnait à propos son cheval?

CHIMÈNE. — Il avait mis, pour le piquer, les éperons que tu lui as donnés. Ah! oui, je l'ai bien vu!

DOÑA URRACA. — Chimène, prends garde, ou ton âme nous révélerait que l'éperon de Rodrigue n'a pas piqué seulement le cheval.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE COMTE LOZANE, PÉRANZULEZ, QUELQUES VALETS.

LE COMTE. — Je le confesse, j'ai eu un accès de démence; mais je n'entends me prêter à aucun arrangement.

PÉRANZULEZ. — Le roi le voudrait cependant et tu peux compter sur sa prudence et sa bonté habituelles.

LE COMTE. — Que me demande-t-on?

PÉRANZULEZ. — Voyons, écoute-moi, garde ton sang froid, procédons avec ordre et mesure.

CHIMÈNE. — Madame, mon père se dirige vers la porte du palais; il paraît inquiet.

DOÑA URRACA. — Un grand nombre de personnes l'accompagnent.

PÉRANZULEZ. — Tu as un étrange caractère.

LE COMTE. — J'ai le caractère d'un homme d'honneur.

PÉRANZULEZ. — Et il te perd.

LE COMTE. — Me perdre? Ah non! Les hommes tels que moi ont beaucoup à perdre et avant que je ne me perde, il faudra que la Castille se perde.

PÉRANZULEZ. — Est-ce une raison de refuser...

LE COMTE. — Une satisfaction? Je ne veux ni la donner ni la recevoir.

PÉRANZULEZ. — Pourquoi pas? Ne parles pas ainsi. Qu'est-il écrit dans le code du duel?

LE COMTE. — Celui qui donne une satisfaction comme celui qui la reçoit, c'est certain, s'en trouvent aussi mal. L'un perd l'honneur, l'autre ne gagne rien. Le mieux est de confier aux épées le soin de régler de pareils différents.

PÉRANZULEZ. — Et n'y aurait-il pas d'autres moyens honorables de vous accommoder?

LE COMTE. — Ils ne cadrent pas à mon caractère. Puis, de toute manière, si j'en venais à m'excuser je serais amené à dire, tout au moins, que j'étais hors de moi quand j'ai commis cette sottise, et alors que j'avais bu trop de vin, ou que j'étais de sens rassis, et, en ce cas, que je manque de cervelle.

PÉRANZULEZ. — C'est vrai.

LE COMTE. — Est-il même utile de faire observer au roi que si je

consentais à tailler dans mon honneur un morceau pour le recoudre à celui de Diègue, nous resterions tous deux, Diègue avec un honneur rapiécé et moi avec un honneur troué? Ce serait d'autant plus fâcheux pour lui, que la pièce ferait tache étant d'une autre étoffe, alors que celles mises à l'honneur doivent être du même drap. En la voyant, il serait lui-même mécontent. La chose est claire. Si le sang lui monte à la face, qu'il en tire de ma poitrine. Pour me défendre, j'ai desmains et une épée.

PÉRANZULEZ. — Tu soutiens une opinion cruelle.

LE COMTE. — C'est l'opinion d'un homme d'honneur. Quiconque se respecte et respecte son sang s'efforce d'y conformer sa conduite et s'il vient à se tromper, il n'en convient jamais et surtout ne s'excuse pas.

PÉRANZULEZ. — Réfléchis bien avant de t'engager dans cette voie. Ses fils...

LE COMTE. — Tais-toi donc mon ami. Que comptent un vieillard et trois gamins auprès de moi? (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES MOINS LE COMTE ET PÉRANZULEZ

CHIMÈNE, *suivant des yeux son père et Péranzulez qui s'éloignent.* — Mon père paraît soucieux... Ah Dieu! Maintenant ils s'éloignent.

DOÑA URRACA. — Tu t'inquiètes sans raison. Ils vont s'occuper, sans doute, des affaires de l'Etat. Voici Rodrigue.

CHIMÈNE. — Lui aussi a le visage bouleversé.

SCÈNE XV

LES MÊMES, RODRIGUE

RODRIGUE, *à part.* — Quel que soit l'outrage, il est géant quand il s'adresse à l'honneur. (*Se tournant vers Chimène*). Ah! tout mon bien, toute ma vie!

DOÑA URRACA. — Rodrigue, tu es le vrai chevalier!

LE CID, *à part, en regardant Chimène.* — Oh! ma Chimène trop aimée!

DOÑA URRACA. — Qu'une épée te sied bien par dessus la soie et l'acier!

LE CID. — Pareille faveur...

CHIMÈNE. — Il paraît tourmenté! Que peut-il avoir?

DOÑA URRACA. — Rodrigue!

LE CID, *à part.* — Me faudra-t-il verser ton sang, ô mon âme? O ma Chimène!

CHIMÈNE, *au Cid.* — Je suis le jouet de vains présages ou tu viens d'éprouver une vive émotion.

LE CID. — J'en conviens. C'est que l'une et l'autre vous avez offert à mes deux yeux deux sujets d'admiration, c'est que, faveur bien rare, je me sens attiré vers Chimène par mon amour et sa beauté et, vers toi, par ta beauté et mon respect.

CHIMÈNE. — C'est bien dit, mais ce l'eût été bien mieux encore, s'il n'eût pas déprécié ta beauté en l'égalant à la mienne.

DOÑA URRACA, *à part.* — J'échangerais volontiers son respect contre son amour. (*Haut.*) Moins déférent envers moi, il eût été plus juste, car son amour n'eût eu de pensées que pour tes grâces et il t'eût évité la souffrance d'un parallèle entre nos beautés.

CHIMÈNE. — Je n'ai ressenti que l'injure faite à l'éclat de tes yeux. Pour moi, j'eus mieux aimé qu'il se tût sur ma beauté et lui préférât mon amour.

LE CID, *à part.* — Oh ! fortune cruelle! oh, sort avaricieux ! Avec les succès croissent mes peines.

DOÑA URRACA. — Rodrigue !

CHIMÈNE. — Que se passe-t-il ?

LE CID. — Madame ! (*A part.*) Me faudra-t-il verser ton sang, ô mon âme? O ma Chimène ! Voici que vient le comte Lozane. Terrible épreuve! Sous tes yeux, ô mon âme, mettrai-je l'épée à la main ?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE COMTE, PÉRANZULEZ

PÉRANZULEZ. — Restes-en là et regagne ton palais ; il te servira de prison.

LE CID, *à part.* — Là, c'est l'amour qui m'embrase ; ici, l'opprobre me glace le cœur.

LE COMTE. — Mon bon plaisir est ma prison si je n'en ai d'autre que mon palais.

CHIMÈNE, *à Doña Urraca.* — Un malheur nous menacerait-il ! Tantôt il a le feu au visage, tantôt il paraît trembler de froid.

DOÑA URRACA. — Rodrigue pâlit quand ses yeux se portent sur le comte. Que se passe-t-il ?

LE CID, *à part.* — Si je suis tel que j'ai toujours été, d'où vient mon hésitation ?

CHIMÈNE. — Que regarde-t-il, à quelle douleur me destine-t-il ?

LE CID, *à part.* — Je ne puis m'y résoudre.

CHIMÈNE. — O tristesse !

LE CID, *à part.* — Me faudra-t-il verser ton sang, ô mon âme ? O, ma Chimène ! Que puis-je espérer? Amour géant... Je chancelle... le doute me gagne... L'honneur, qu'est-ce que cela ?... Honneur, amour, je vous ai jetés dans les deux plateaux de la balance; lequel de vous 'emportera ?

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DIÈGUE, ARIAS GONZALVE

Diègue, les yeux enflammés, regarde son fils et lui montre sa joue meurtrie.

Le Cid. — Mais voici mon père... J'enrage de le venger. Sous le poids de l'offense l'un des plateaux s'est abaissé. Mon ardeur s'alanguissait puisqu'il a fallu pour la ranimer que je visse sur sa joue la trace du soufflet.

Diègue. — Mes chagrins sont cuisants ! Rodrigue paraît hésiter, aurait-il peur ? A quoi bon me regarder s'il ne puise dans mes yeux la fureur de la vengeance ?

Arias. — Diègue Laynez, que veux-tu dire ?

Diègue. — Il serait mal aisé de l'expliquer.

Péranzulez, *au Comte.* — Nous pourrions prendre par là ; ce chemin nous est fermé.

Le Comte. — Je n'ai jamais su changer ni d'opinion ni de route.

Le Cid, *à part.* — Pardonnez, yeux divins ; je vais tuer, mais j'en meurs ! Comte ?

Le Comte. — Qui es-tu ?

Le Cid, *essayant d'entraîner le Comte loin de Chimène.* — Viens de ce côté, je vais te dire qui je suis.

Chimène. — Il l'aborde... je défaille !

Le Comte. — Que me veux-tu ?

Le Cid. — Je veux te parler. Ce vieillard qui est là, le connais-tu ?

Le Comte. — Oui, pourquoi cette question ?

Le Cid. — Pourquoi ? (*Désignant Chimène du regard.*) Parle bas, écoute.

Le Comte. — Achève !

Le Cid. — Ne sais-tu pas qu'il fut la vaillance même et l'honneur de son temps ?

Le Comte. — Si, peut-être.

Le Cid. — Et que le sang qui anime ces yeux est le sien et le mien ?

Le Comte. — Et le saurais-je, qu'en résulterait-il ? Abrège !

Le Cid, *renouvelant les tentatives pour entraîner le Comte et le prenant par l'épaule.* — Allons ailleurs, je te l'apprendrai.

Le Comte, *le repoussant avec dureté.* — Laisse-moi, gamin ! Serait-ce possible ? Va-t-en, chevalier novice, va-t-en chevalier sans devise ! Apprends d'abord à combattre et à vaincre ; ensuite tu pourras tirer gloire d'avoir été vaincu par moi sans me laisser la honte de ta défaite et de ta mort. Mais pour l'instant, ne réveille pas une injure assoupie, quitte l'espoir de la vengeance, car il est inhabile aux besognes de sang, celui qui a le lait sur les lèvres.

Le Cid. — Je ferai mon apprentissage sur toi. C'est contre toi que

je dirigerai mes premiers coups. Tu verras si je sais vaincre, je saurai si tu sais tuer. Et mon épée, mal dirigée, mais au service d'un bras vaillant, te montrera qu'il excelle dans l'art de combattre celui dont l'honneur est l'unique maître. D'ailleurs, j'aurai tiré satisfaction de l'injure si je mêle le lait de mes lèvres au sang de ton cœur.

PÉRANZULEZ. — Comte !

ARIAS. — Rodrigue !

CHIMÈNE. — Hélas, le malheur est sur moi !

DIÈGUE *à part.* — Mon cœur s'embrase.

LE CID, *au Comte.* — La terre que couvre l'ombre de cette maison est pour toi un lieu d'asile...

CHIMÈNE. — Provoquer mon père ! Seigneur !

LE CID. —... Je ne te tuerai pas ici.

CHIMÈNE, *à Rodrigue.* — Ecoute-moi !

LE CID. — Madame, pardonnez-moi, je suis le fils de mon honneur. (*Se plaçant devant le Comte Lozano qui veut se retirer.*) Comte, suis-moi !

LE COMTE. — Drôle, gamin à l'orgueil de géant, tu te feras écraser si tu te places devant moi ! Va-t-en en paix, va-t-en si tu ne veux pas qu'après avoir soufflété ton père, je te donne mille coups de pieds.

LE CID. — Tes insolences excèdent ma patience. (*Il porte la main à son épée.*)

CHIMÈNE. — Combien j'ai raison de m'affliger !

DIÈGUE. — Mon fils, les longs discours émoussent l'épée.

CHIMÈNE. — Rodrigue, garde ta main pure de meurtre !

DOÑA URRACA. — Cruelle agonie !

DIÈGUE. — Mon fils, mon fils, avec ce cri, je t'envoie mon affront tout ardent. (*Le Comte et Rodrigue mettent l'épée à la main et sortent. Tous les suivent.*)

LE COMTE, *dans la coulisse.* — Je suis mort !

CHIMÈNE. — Sort inhumain ! Ah mon père !

PÉRANZULEZ, *dans la coulisse.* — Tue ! tue !... à mort... à mort !

CHIMÈNE. — Je voudrais m'élancer de cette fenêtre. Ah ! que n'ai-je des ailes, mais du moins je courrai. Père ! Père ! (*Elle sort.*)

DIÈGUE, *dans la coulisse.* — Mon fils !

DOÑA URRACA. — Ah, Dieu !

(*Rodrigue reparaît se battant contre tous.*)

LE CID. — Je mourrai en tuant !

DOÑA URRACA. — Que vois-je ?

UN VALET. — A mort ! Il a tué le comte !

DEUXIÈME VALET. — Prenez-le !

DOÑA URRACA. — Arrêtez... Que faites-vous ? Gardez-vous de le tuer ou de le prendre ; retirez-vous, je vous l'ordonne ; j'ai une haute estime pour Rodrigue. L'honneur commandait.

LE CID, *remettant l'épée au fourreau.* — Belle infante, je te bénis de toute mon âme. Tu m'as accordé une faveur insigne, mais il était

excessif d'intervenir dans une querelle méprisable, où mon épée eût suffi de reste. Par respect pour toi, je leur ai laissé la vie; tu ne pourrais donc plus m'ordonner de les vaincre, ni de les tuer. Si jamais tu veux m'honorer, que tes prières, que ta voix suspendent la course du vent rapide, calment la mer indomptable. Et, pour arrêter le soleil, oppose-lui ta beauté. Quant à cette valetaille, mon bras espagnol n'a que trop de force pour la châtier, et de ceux qui sont venus, il ne s'en retournera pas autant que j'en laisserai morts sur le sol.

DOÑA URRACA. — Le trouble est partout, Rodrigue. Je te recommande à Dieu, mais si le soleil, le vent ou la mer devaient jamais prévaloir contre toi, je pense qu'ils s'arrêteraient à ma prière, et je compte sur ma force pour les maintenir.

LE CID. — Je te baise mille fois les mains. (*Aux gens du comte.*) Vous, suivez-moi.

DEUX VALETS. — Va-t-en en enfer!

TROISIÈME VALET. — Que le démon lui-même t'y accompagne.

DOÑA URRACA. — Oh, le vaillant Castillan!

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Une salle dans le palais du Roi

SCÈNE I

LE ROI DON FERNAND ET QUELQUES VALETS.
PUIS ARIAS ET PÉRANZULEZ

LE ROI. — Quel bruit, quels cris, quels gémissements s'élèvent jusqu'aux nues! Ils troublent la paix de mon palais, portent atteinte au respect qui m'est dû et insultent à la majesté royale (*Arias entre.*) Arias Gonzalve, qu'est-il arrivé?

ARIAS. — Un grand malheur. Cette ville court à sa perte si tu n'y portes un prompt remède (*Entre Péranzulez.*)

LE ROI. — Enfin que s'est-il passé?

PÉRANZULEZ. — Un ennemi...

LE ROI. — Péranzulez?

PÉRANZULEZ. — Un gamin, un vaurien a tué le comte d'Orgaz.

LE ROI. — Dieu m'assiste! Serait-ce Rodrigue?

PÉRANZULEZ. — Lui-même! La confiance dans ta protection a exalté son audace.

LE ROI. — Ayant été le témoin de l'outrage, j'avais prévu la vengeance. Mais je ferai un exemple sévère. A-t-on arrêté le coupable?

PÉRANZULEZ. — Non, Sire.

ARIAS. — Rodrigue est courageux. Il ne s'est pas laissé prendre. L'épée à la main, rompant à pas comptés, il ressemblait au Roland français ou à l'Hector troyen.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHIMÈNE GOMEZ, PUIS DIÈGUE LAYNEZ *entrant par des portes opposées, elle avec un mouchoir teint de sang et lui avec une tache de sang sur la joue.*

CHIMÈNE. — Justice ! Je demande justice !

DIÈGUE. — J'ai pris une juste vengeance.

CHIMÈNE. — Roi, je me jette à tes pieds.

DIÈGUE. — Roi, je me traîne à tes genoux.

LE ROI. — Combien j'avais raison de m'affliger. Fatale dispute !

CHIMÈNE. — Sire, on a tué mon père.

DIÈGUE. — Mon fils a frappé le comte d'Orgaz, mais par devoir et sans intentions criminelles.

CHIMÈNE. — La confiance en soi dénote les mauvais desseins.

DIÈGUE. — Se venger est le propre de l'homme.

CHIMÈNE. — Et faire justice, une obligation pour les rois. (*Elle montre au monarque le mouchoir ensanglanté*). Ce sang pur et clair, regarde-le dans mes yeux.

DIÈGUE. — Si ce sang n'eût pas été répandu, en quel état fût demeuré le mien ?

CHIMÈNE. — Sire, j'ai perdu mon père.

DIÈGUE. — Sire, j'ai recouvré l'honneur.

CHIMÈNE. — Jamais vassal ne mérita mieux tes faveurs !

DIÈGUE. — Le ciel sait ce qu'il fut ! Mais je ne veux pas vous affliger, vous êtes femme, parlez, Madame.

CHIMÈNE. — Ce sang plus éloquent que moi, ce sang criera ma protestation et mes plaintes, ce sang demandera justice parce que je saurai mêler mes pleurs à sa pourpre. Hélas, de mes yeux je l'ai vu couler, je l'ai vu ruisseler sur les armes brillantes ! Juge si accablée par tant de maux, je n'ai pas lieu d'appeler le trépas ! Anéantie, pâmée, à demi morte, hélas, j'accourus auprès de mon père qui emprunta pour me parler les lèvres de sa blessure ! La mort cruelle avait tari les sources de la vie, mais elle écrivit mon devoir en lettres de sang. Je veux les étaler à tes regards, ces instructions terrifiantes dont mon âme est gardienne et qui attirent des larmes à mes yeux comme l'aimant attire le fer. Et bien qu'en leur présence, mon cœur défaille dans sa forteresse, il réclame une tête pour chaque goutte de ce sang.

LE ROI. — Levez-vous.

Diègue. — Moi, Sire, j'ai vu que l'épée de mon Rodrigue avait fouillé la poitrine du comte pour y chercher notre honneur. J'arrivai, je trouvai mon insulteur sans vie. Alors, l'âme délivrée, ayant secoué l'opprobre, je posai ma joue déshonorée sur son cœur, j'introduisis mes doigts dans la blessure béante et je lavais avec du sang la place de la tache, parce que l'honneur qui se lave, doit se laver avec du sang. Toi, sire, qui fus témoin de l'offense, regarde ma joue. C'est ainsi que l'on se venge d'un soufflet. Regarde, car mon espoir serait déçu et frustré si tu ne voyais pas le signe de la vengeance, là où tu vis la trace de l'outrage. Maintenant, j'ai manqué au respect qui t'est dû, mais je devais poursuivre la réparation de l'injure comme il t'appartient de faire justice. Punis-moi, roi souverain, use de ton droit, Altesse, fais expier à la tête les fautes de la main. Rodrigue n'a été que la main et moi seul je fus coupable qui empruntai les mains dont j'étais privé. Satisfais Chimène aux dépens de ma tête. Quand elle tombera, mon sang purifié jaillira limpide, s'écoulera pur.

Le Roi. — Lève toi, Chimène, calme toi.

Chimène. — Mes pleurs redoublent.

SCÈNE III

LES MÊMES, DOÑA URRACA, LE PRINCE SANCHE et leur suite

Doña Urraca. — Viens, mon frère, et protège ton gouverneur.

Don Sanche. — Compte sur moi.

Le Roi. — Infante, consolez Chimène. (*A Diègue.*) Et vous, allez en prison.

Don Sanche. — Si vous le permettez, mon père, nous irons ensemble. Indiquez-moi la forteresse. Mais votre Majesté aura pitié de ses cheveux blancs !

Diègue, *à don Sanche.* — Que votre Altesse me donne ses pieds à baiser.

Le Roi. — La faute est grave; je ne puis la laisser impunie.

Don Sanche. — Sire, l'honneur commandait et c'est moi qui vous supplie.

Le Roi. — Tuer le comte presque sous mes yeux est l'acte d'un traître.

Doña Urraca. — Le comte lui en a fourni l'occasion.

Chimène. — Il pouvait l'éviter.

Don Sanche. — Comme il n'est personne ici qui doive être préféré au gouverneur que tu m'as choisi, il convenait que le titulaire d'une charge aussi haute restât digne de notre respect. En tout cas, je l'aime et, moi vivant, il ne sera pas jeté en prison !

Peranzulez. — J'occupe la même charge auprès de tes frères ; je suis leur gouverneur et le comte était de mon sang.

Don Sanche. — Qu'importe ?

LE ROI. — Il suffit !

DON SANCHE. — Sire, dans les royaumes souverains, les frères cadets furent toujours les serviteurs de leur aîné. Prétendraient-ils s'égaler au prince héréditaire ?

PÉRANZULEZ, *s'approchant de Diègue, lui mettant la main à l'épaule et s'adressant aux gardes.* — Le roi commande qu'on l'arrête.

DON SANCHE. — Je m'y oppose. Le roi ne renouvellera pas cet ordre.

LE ROI. — Don Sanche !

CHIMÈNE. — Je défaille !

ARIAS. — Sa bravoure m'émerveille.

DON SANCHE. — La Castille se révolterait avant que la porte d'une prison ne se ferme sur lui.

LE ROI. — Alors vous en répondrez.

DIÈGUE. — Que pouvais-je espérer de mieux ?

DON SANCHE. — S'il est nécessaire que j'en réponde, j'y consens. Je serai son gardien pendant que Chimène suivra sa requête.

CHIMÈNE. — Pour assouvir ma vengeance, j'aime mieux poursuivre le meurtrier.

DON SANCHE, *à Diègue.* — Viens avec moi.

LE ROI. — Allez en paix.

CHIMÈNE. — Ah ! Rodrigue, puisque tu m'y forces, tu me verras acharnée à ta perte.

DOÑA URRACA, *à part.* — Plus ta poursuite sera vive, plus j'entends le favoriser.

ARIAS. — Les événements se succèdent bien étranges et bien imprévus.

DON SANCHE. — Te voilà désormais sous la garde de ton prince. Renais à la confiance.

DIÈGUE. — Oui, je m'en vais rassuré. Le ciel te garde mille ans.

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN PAGE.

LE PAGE, *à Doña Urraca.* — La reine désire aller à sa maison de plaisance et elle m'a commandé de t'appeler.

DOÑA URRACA. — Ma mère ne part pas sans raison : je te suis (*Elle sort.*)

LE ROI. — Toi, Chimène, mets ton espoir en moi et attends la consolation de ma sévérité.

CHIMÈNE. — Fais justice !

LE ROI. — Prends courage.

CHIMÈNE. — Ah ! Rodrigue, tu m'as tuée !

(*Tous sortent.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Diègue Laynez

SCÈNE V

RODRIGUE, ELVIRE, SERVANTE DE CHIMÈNE

ELVIRE. — Qu'as-tu fait, Rodrigue ?

RODRIGUE. — Hélas ! Une prouesse qui me sera fatale. Mais souviens-toi de notre amitié passée et considère mes malheurs.

ELVIRE. — Tu as tué le comte ?

RODRIGUE. — Oui ! L'honneur m'en faisait une loi.

ELVIRE. — Seigneur, la maison de la victime servit-elle jamais d'asile au meurtrier ?

LE CID. — Jamais, en effet, s'il tient à la vie. Mais, moi, je viens y chercher le trépas.

ELVIRE. — Explique-toi.

LE CID. — J'ai offensé Chimène et mon âme endure le martyre depuis que la haine embrase ses yeux souverains. Puisque je suis mort à son amour, il est juste que je meure de ses mains.

ELVIRE. — Que dis-tu ? Fuis plutôt, renonce à un pareil dessein ! Le palais est tout proche et Chimène en reviendra bientôt accompagnée de ses parents.

LE CID. — Qu'importe ? Je veux lui parler, fût-ce en public, et lui offrir ma vie.

ELVIRE. — Cruelle démence ! Va-t-en, tais-toi. Ce serait l'acte d'un fou et non d'un gentilhomme.

LE CID. — Alors que faire ?

ELVIRE. — Quel est ce bruit ? Ah Dieu ! Chimène arriverait-elle ? (*Elle court à la fenêtre.*) Terreur mortelle ! Mais elle arrive, elle est là... (*Elle revient vers le Cid.*) Cieux, protégez-moi ! Nous sommes perdus tous deux... La porte de son oratoire... oui... cache-toi derrière la portière.

LE CID. — Tu es bonne comme Dieu. (*Il se cache.*)

ELVIRE. — Une aventure aussi tragique à ses débuts aura une issue fatale.

SCÈNE VI

LES, MÊMES CHIMÈNE, GOMEZ, PÉRANZULEZ, LEUR SUITE

CHIMÈNE. — Mon oncle, laissez-moi mourir...

PÉRANZULEZ. — Je m'en vais désolé. (*A part.*) Pauvre comte !

CHIMÈNE. — Je désire rester seule, bien que mes pleurs ne puissent encore couler. (*Péranzulez et les personnes qui avaient escorté Chimène sortent après lui.*) Elvire, je veux me reposer un peu près de toi. (*Elle*

s'assied et s'appuie sur un oreiller.) Mon cœur n'est qu'une plaie. Rodrigue a tué mon père !

Le Cid, *à part.* — Je deviens fou.

Chimène, *exaltée.* — Combien je souffrirai, s'il est vrai ..

Elvire. — Allons, repose-toi.

Chimène. — Hélas, la moitié de ma vie a tué l'autre !

Elvire. — Serait-il impossible de te consoler ?

Chimène. — Quelle consolation espérer, si pour venger la moitié de ma vie, je dois sacrifier la seconde et les perdre toutes deux ?

Elvire. — Aimerais-tu toujours Rodrigue ? Songes-y bien, il a tué ton père.

Chimène. — Oui, bien que criminel ! Ah ! Elvire, il est mon ennemi adoré.

Elvire. — Penses-tu le poursuivre ?

Chimène. — Oui certes, il y va du bon renom de mon père. Ainsi, je pleurs sur la nécessité de reconquérir le bien que j'ai perdu en obtenant la punition de celui qui a ravi mon âme.

Elvire. — Alors, que penses-tu faire ? Je ne comprends plus, aimant d'une tendresse égale la victime et son meurtrier.

Chimène. — J'ai du courage. Je dois poursuivre Rodrigue jusqu'à l'assouvissement de ma vengeance et exiger sa mort, dussé-je en mourir.

Rodrigue, *s'agenouillant devant Chimène.* — Il vaut mieux que, se rendant à tes vœux, mon amour indestructible te donne la satisfaction de me tuer et t'épargne la peine de me poursuivre.

Chimène. — Qu'as-tu osé ? Qu'as-tu fait ? Qui es-tu ? un fantôme, une apparition !

Le Cid. — Mon cœur souffre au point que je le crois dans ta poitrine.

Chimène. — Jésus ! Rodrigue !... Rodrigue chez moi ?

Le Cid. — Ecoute !

Chimène. — Je me meurs !

Le Cid. — Après m'avoir entendu, mon unique désir est que tu répondes avec ce fer. (*Il lui tend sa dague*). Ton père, le comte Lozane le Fougueux, dont le nom dit l'audace et la vaillance, a porté une main coupable sur les cheveux blancs du vieillard de qui je tiens la vie. Bien que je me sentisse déshonoré, ce naufrage soudain de mes plus chères espérances me causa une douleur si profonde que l'amour me fit hésiter à prendre ma vengeance et l'infortune fut si grande que, par surcroît de peine, la crainte de l'opprobre et l'attrait de ta beauté se partagèrent mon cœur et s'y livrèrent un combat furieux. Tu en serais sortie victorieuse, mais au souvenir de ma honte, j'imaginais que tu haïrais, infâme, celui que tu aimas généreux. C'est dans cette pensée louable, digne fille de ton âme héroïque, que je plongeai une épée sanglante dans les entrailles de ton père. J'ai recouvré l'honneur, mais, asservi à l'amour, je suis accouru afin que l'accomplissement d'un devoir impérieux ne me soit pas reproché comme une

cruauté et que le spectacle de mon supplice dispose ton cœur à pardonner une variation apparente de mes sentiments. Maintenant, prends ma vie, si ton dessein est d'exiger le payement d'une dette sanglante et, comme il nous appartient à tous deux de déployer le même courage, la même énergie, la même volonté, mets à venger ton père la résolution que j'ai montrée à venger le mien.

CHIMÈNE. — Rodrigue, Rodrigue, ah, malheureuse ! Je le confesse malgré ma douleur, en fuyant l'infamie et en accomplissant ta vengeance, tu t'es conduit en chevalier. Je ne te rends pas responsable de mes disgrâces et cependant elles sont si grandes que j'en viens à désirer cette mort que je refuse de te donner. Dans ma douleur, le seul reproche que je t'adresse est de te présenter à mes yeux alors que mon sang est encore frais sur tes mains et sur ton épée. Non, l'amour ne t'a pas conduit ici ; tu y viens pour insulter à mon infortune, trop certain de n'être pas haï de celle qui t'adore. Va-t-en, va-t-en, Rodrigue ! Ma poursuite me justifie auprès de ceux qui savent ma tendresse. J'aurais dû te faire donner la mort sans même t'écouter, mais je suis ta partie pour réclamer le châtiment et non pour l'infliger. Va-t-en et surtout prends bien garde qu'on ne te voie sortir, si tu ne veux pas me perdre de réputation après m'avoir ôté la vie.

LE CID. — Satisfais ma juste espérance, tue-moi !

CHIMÈNE. — Laisse-moi !

LE CID. — Encore écoute-moi ! Songe que me tuer serait une grâce et que m'épargner est la pire des vengeances.

CHIMÈNE. — J'y vois une raison nouvelle pour l'accomplir.

LE CID. — Je suis fou... tu es cruelle !... me hais-tu ?

CHIMÈNE. — C'est impossible... Tu domines mon étoile.

LE CID. — Alors à quoi se résout ta rigueur ?

CHIMÈNE. — Pour l'honneur de mon sang, quoique femme, je dois faire mon possible contre toi, tout en souhaitant de ne rien pouvoir.

LE CID. — Ah, Chimène, qui eût dit...

CHIMÈNE. — Ah, Rodrigue, qui eût cru...

LE CID. — Que mon bonheur s'achèverait ?

CHIMÈNE. — Que ma félicité aurait un terme ?... Mais, ô ciel ! Je tremble que l'on ne t'aperçoive sortir. (*Elle fond en larmes.*)

LE CID. — Chimène, qu'est-ce que je vois ?

CHIMÈNE. — Pars, laisse-moi seule avec mes peines.

LE CID. — Adieu ! La mort m'accompagnera. (*Ils sortent.*)

TROISIÈME TABLEAU

Un lieu désert aux environs de Burgos, à la nuit tombante

SCÈNE VII

DIAGUE, *seul*. — Ni la jeune brebis qui a perdu son berger, ni le lion abandonné par ses petits, ne bêle de crainte, ne rugit de douleur

comme je gémis sur Rodrigue ! Hélas, fils bien-aimé ! L'âme bouleversée, embrassant des ombres, je m'enfonce dans les profondeurs de la nuit close... Après le combat, je lui ai signalé l'endroit, je lui ai dit la place où il devait accourir. S'il m'avait désobéi ? Non, je ne puis le croire ! Je souffre mille tourments ! Un obstacle, une rencontre fâcheuse en le forçant à modifier ses projets l'auront contraint à changer de route... Des flots d'un sang glacé se brisent contre mon cœur... Serait-il mort... blessé, prisonnier ?... Ah, saints des cieux ! Je prévois tout un avenir de douleur ! Mais quel est ce bruit?... Serait-ce lui?... Non, je ne mérite pas tant de joie ; les échos de ma voix et de mes gémissements répondent à mes peines... Et pourtant, sur le sol dur et pierreux, j'entends de nouveau le galop d'un cheval... Rodrigue met pied à terre ! Aurai-je un tel bonheur ?

SCÈNE VIII

DIÈGUE, LE CID

DIÈGUE. — Mon fils !

LE CID. — Mon père !

DIÈGUE. — Serait-il vrai ! Est-ce bien dans tes bras que je me trouve ? Mon fils... laisse-moi prendre haleine pour l'employer à te louer ! Pourquoi as-tu tardé? Mes désirs impatients t'accusaient de lenteur ; il leur semblait que tes pieds fussent de plomb. Mais tu es venu, il suffit, je ne veux pas te fatiguer de mes questions. Ton coup d'essai a été d'un homme de cœur, tu t'es bien conduit, tu t'es inspiré noblement de mes exploits passés, tu m'as payé avec usure la vie que tu me devais. Touche ces cheveux blancs que tu as glorifiés, approche tes lèvres de ma joue et couvre de caresses qui lui seront bien douces la place souillée par l'affront que ton courage a effacé. Mon âme fière s'incline devant ta vaillance (*Le geste suit la pensée.*) comme devant le sauveur de la noblesse où tant de rois de Castille fondèrent leur honneur.

LE CID. — Donne-moi la main, père, et relève la tête. (*Il se penche pour lui embrasser la main.*) S'il existe en moi quelque énergie, quelque courage, tu les y a mis et le mérite t'en revient.

DIÈGUE, *restant incliné.* — Non, c'est à moi de baiser la tienne. En te donnant la vie, je remplis les desseins de la nature ; toi, tu me l'as rendue par un effet de ta volonté. Mais je ne tarirais pas de l'éternité si je ne changeais le cours de cet entretien. Mon fils, j'ai prévenu mes gens et j'ai réuni cinq cents hidalgos, tous mes parents, désireux de marcher sous tes ordres. Va, et puisque les événements et la raison t'y invitent, rejoins-les ; ils t'attendent, montés sur des chevaux dont le pire vaut les coursiers du soleil. Une belle occasion d'utiliser leur ardeur s'offre aujourd'hui que les Mores arrogants, campés aux environs, insultent le patrimoine du roi et lui enlèvent ses sujets. Hier des

espions vigilants, la figure bouleversée, en ont apporté la nouvelle au Conseil de Guerre et au Conseil d'Etat. Des bandes de pillards ont ravagé les fertiles campagnes de Burgos et, franchissant les montagnes d'Oca, de Najera, de Logroño et de Belforado, secourues par la fortune, servies par la hardiesse, elles ont ramené de si nombreux captifs que le cœur saigne et que l'honneur réclame des représailles. Cours à leur poursuite, entreprends cette expédition, arme-toi de courage et donne à ta lance le baptême glorieux qu'a reçu ton épée. Le roi, ses grands et le peuple ne diront plus ainsi que ta main borne sa gloire à venger des injures. Combats les guerres de ton suzerain, sers-le contre ses offenseurs. Pour un preux chevalier, il n'est pas une source de satisfactions plus nobles et plus dignes de lui.

Le Cid. — Donne-moi ta bénédiction.

Diègue. — Tu devances mon désir.

Le Cid, *embrassant la main de son père et s'agenouillant.* — Pour recevoir la palme accordée à mon obéissance, je te baise les mains et je l'attends à tes pieds.

Diègue. — Reçois-la de ma main et de mon âme. (*Ils sortent.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Une tour de la maison de plaisance de la Reine près de Burgos.

SCÈNE IX

DOÑA URRACA, DAMES D'HONNEUR, A L'UN DES BALCONS COUVERTS DE LA TOUR

Doña Urraca. — Quel admirable spectacle présentent à ceux qui les contemplent les champs et la montagne, dérobant le plaisir aux soucis, invitant l'âme à jouir de leur vue. Dans les vallées, sur les sommets, elles concertent avec une harmonie exquise la pâleur délicate des jeunes feuilles et la verdure sombre des yeuses ; et, si le lion rugit au loin, autour de moi s'élève le joli ramage des oiselets qui tempèrent sa voix terrible. Puis, c'est le ruisseau qui bondit et témoigne, en fuyant la roche vive, de son amour pour la terre douce et fertile. Que de beauté, que de variété dans la nature, combien elle mérite que l'on imite ses amants et qu'on loue son créateur. Bienheureux ceux qui vont par les sentiers couverts, aiment les champs et se plaisent aux retraites de nos montagnes. Ce n'est pas merveille que la Reine, ma mère, trouve tant d'attraits à ce palais et qu'elle y cherche un soulagement à ses ennuis. Elle a quitté la cour, elle a fui le tumulte et les clameurs de ceux qui prennent leur vengeance quand les autres demandent justice... Qu'est devenu Rodrigue? Notre départ

a été si soudain que je n'ai pu m'en informer. Est-il hors de péril, court-il encore des dangers? Je ne sais pourquoi, en pensant à lui, mon âme se laisse gagner par l'inquiétude et la mélancolie. Mais, que vois-je? Je suis à ce point distraite que je n'avais pas aperçu cette troupe de cavaliers. Ils portent tous le harnais de guerre et lèvent des nuages de poussière qu'emporte le vent dont ils ont la légèreté. Jésus! quel beau spectacle! Je serais curieuse d'en connaître la cause! Chevaliers!... Hidalgos! Ils s'arrêtent... ils regardent... Eh, capitaine! (*A ses dames.*) C'est celui qui porte une écharpe et des plumes jaunes. (*A part.*) Il quitte le gros de sa troupe, il appuie sa lance contre un arbre, il descend de cheval, il a confiance dans la fidélité de sa monture. Le voilà qui gravit d'un pied léger la roche vive où s'élève la tour. Maintenant, il regarde les balcons; il ne m'a pas encore vue... Mais serait-ce bien lui? Oui. Je le reconnais à présent. Quoi, aurais-je ce bonheur?

SCÈNE X

DOÑA URRACA, *au balcon,* LE CID, *au pied de la tour*

LE CID. — C'était bien la voix de l'infante. Maintenant j'ai suivi la tour sur trois de ses faces ou peu s'en faut.

DOÑA URRACA. — Ah, Rodrigue!

LE CID. — Elle m'appelle de nouveau. Je dois ce respect à la reine de ne pas répondre. Ce même sentiment m'a fait abandonner mon cheval. Mais Jésus, Madame!

(*Il s'approche du pied de la tour.*)

DOÑA URRACA. — Dieu te garde! Où vas-tu?

LE CID. — Où me conduit mon heureuse destinée puisqu'elle m'a mené ici et qu'elle me vaut une pareille faveur.

DOÑA URRACA. — Est-ce là le bonheur? Non, Rodrigue! Il serait près de celle que tu as perdue. Elle me le dit bien en son langage muet, ta soubreveste jaune.

LE CID. — Il chemine désespéré, celui qui vit auprès de l'espérance.

DOÑA URRACA. — Tu ne l'as donc pas perdue?

LE CID. — Elle m'encourage à te servir.

DOÑA URRACA. — Es-tu sorti de cette aventure funeste sans blessure et sans dommage?

LE CID. — T'ayant pour défenseur, elle ne pouvait avoir qu'une heureuse issue.

DOÑA URRACA. — Où vas-tu maintenant?

LE CID. — Vaincre les Mores et recouvrer ainsi les bonnes grâces du roi ton père que je me suis aliénées.

DOÑA URRUCA, *à part.* — Quel noble caractère (*Haut.*) Qui t'accompagne?

Le Cid. — Ces cavaliers m'ont offert cinq cents vies et mon sang bout dans leur poitrine d'hidalgos.

Doña Urraca. — Tu arrives courtois; tu t'en vas courageux. Ta vaillance est grande; ton charme, puissant sur les cœurs. Ta bravoure me plaît, Rodrigue, et la fleur de tes qualités émane un parfum pénétrant.

Le Cid. — Je reconnais avec toute mon âme une faveur qui serait divine; mais l'humilité de mon rang devant ta majesté flétrit mes espérances.

Doña Urraca. — On peut jouir d'un bonheur égal, Rodrigue, dans des situations inégales quand on sort l'un et l'autre ayant une même noblesse. Que Dieu te ramène vainqueur; ensuite...

Le Cid. — ... Que tu vives mille ans.

Doña Urraca, *à part.* — Qu'ai-je dit?

Le Cid. — Ta bénédiction me donnera plus de forces pour vaincre.

Doña Urraca. — Ma bénédiction! Ah! Rodrigue, si mes bénédictions ont quelque vertu, tu seras heureux!

Le Cid. — Les recevoir suffirait à ma félicité, divine infante!

Doña Urraca. — Ma bonne volonté seule est divine en ce qu'elle est sans borne ni limite. Dieu te garde, Dieu te guide comme il te soutient et t'encourage. Que tes victoires rivalisent en nombre avec les étoiles du ciel et que le soleil lui-même prenne les plumes de la renommée pour les inscrire infinies sur la convexité du monde. Pars maintenant, certain que je te protégerai au prix de ma vie. Qu'il ait confiance en mes promesses celui qui livre au vent des batailles les plumes de son casque.

Le Cid. — J'adore la terre où se reposent tes regards, et je voudrais baiser le sol que foulent tes pieds. Que le temps éternel prolonge d'un siècle chacun de tes jours, que le monde entende ta louange dans la bouche de l'envie et que la fortune répande sur toi des félicités encore plus nombreuses que les mérites dont elle t'a comblée. Moi, je pars, et, pour gagner autant de batailles que tu me l'as prédit, je combattrai au nom de celle qui m'a donné la victoire sur le malheur.

Doña Urraca. — Souviens-t-en!

Le Cid. — On n'oublie pas le ciel.

Doña Urraca. — Dieu te guide!

Le Cid. — Dieu te garde!

Doña Urraca. — Va, et sois vaillant.

Le Cid. — Tu es mon soutien et mon réconfort. Que la terre entière dise tes louanges!

Doña Urraca. — Que tout le ciel te bénisse! (*Le Cid s'éloigne et doña Urraca suivie des dames d'honneur rentre dans ses appartements.*)

CINQUIÈME TABLEAU

Champ de bataille, à quelque distance de Burgos.

SCÈNE XI

LE BERGER, PUIS LES MORES

(*Cris et bruits au dehors*).

MORES, *dans la coulisse.* — A mort, à mort, à mort!

LE BERGER, *fuyant ses agresseurs.* — Mon doux Jésus... La crainte, la frayeur, la peur, la terreur me poursuivent. Les Mores couvrent la campagne... Bah! je me ris de leur jactance, de leurs lances et de leurs épées. Je vais grimper sur cette montagne et m'élever jusqu'à sa crête déchiquetée.

(*Entrent un roi more et, avec lui, quatre Mores et des chrétiens prisonniers. — Le berger sort en courant.*)

LE ROI MORE. — Attache bien ces chrétiens et avançons avec plus de précaution que de hâte.

PREMIER MORE. — Bonne prise!

LE ROI MORE. — C'est une prouesse de mes mains. Etonné, émerveillé, que le monde apprenne ma puissance fondée sur ma valeur et que la Castille perde la suprématie. Roi Fernand, pourquoi t'appelle-t-on le Puissant, durant la paix, comme durant la guerre, puisque je ravage ton patrimoine sans que tu essaies de t'opposer à ma main? Celui qui te donna ce nom, vive le ciel, je n'en ferai qu'une bouchée. Depuis Mahomet, nul n'a été plus grand que moi.

LE BERGER, *se montrant au sommet de la montagne.* — Si tu es le plus grand, perché entre les cimes, je suis le plus haut. Que gagerons-nous ; ah ! chiens, que vous ne m'attraperez pas en sautant?

DEUXIÈME MORE. — Et un trait d'arbalète t'atteindra-t-il?

LE BERGER. — Oui, si je ne me cache pas. Retournez-vous, Morillons; un peu de patience. Les chrétiens chargent!

TROISIÈME MORE. — Entends-tu, Seigneur? Par Mahomet, est-ce que les chrétiens...

LE ROI MORE. — D'où vient votre émotion?

QUATRIÈME MORE. — Là-bas, s'élève un nuage de poussière.

PREMIER MORE. — Un étendard apparaît.

DEUXIÈME MORE. — Ce doit être une troupe de cavaliers.

LE ROI MORE. — Mes espérances se réaliseraient.

TROISIÈME MORE. — Maintenant, on voit les lances.

LE ROI MORE. — Courage, sus... mourir ou vaincre !

(*Dans la coulisse sonneries de trompettes.*)

DEUXIÈME MORE. — La trompette de ces bâtards sonne la charge.

VOIX, *dans la coulisse.* — Saint Jacques !

LE ROI MORE. — Mahomet ! Faites ce que je fais.

AUTRE VOIX, *dans la coulisse.* — Attaque Espagne !

LE ROI MORE. — O grand prophète !... (*Ils sortent. Sonneries de trompettes et roulements de tambours de guerre, bruit de galop.*)

LE BERGER. — Bien ! Voyons qui l'emporte de saint Jacques ou de Mahomet ! Voilà bien frapper ! Attrape, rosse ! Ce ne sont pas des poires blettes ! Tout va bien. Vivent les cieux ! Les chrétiens font de la bonne besogne. Ils tuent avec les mains et leurs chevaux, avec les pieds. Que de beaux coups de lance ! Pardieu, les taureaux sont moins braves qu'eux. Comme j'écrase un melon, ils aplatissent les Mores. Et celui qui porte son panache jaune aussi fièrement que notre coq sa crête rouge ! Holà ! Je veux voir ce qu'il fait, pour le dire à mon curé. Par Dieu, il abat plus de têtes que je ne tue de fourmis sous ma semelle, que je ne scie de poignées d'épis quand je moissonne. O fils de rosse ! Est-ce la mode d'aller tout éclaboussé de sang more ?... Il accomplit des prodiges de bravoure.... Pardieu, les Mores détalent. Ah ! les levriers ! Courage, sus, sus, hidalgos chrétiens ! Suivez-les, tue ! tue ! Ils se réfugient entre les rochers, là où les chevaux ne peuvent servir.... Mais les chrétiens mettent pied à terre.... Ils cherchent à joindre les fuyards.... Ils les attaquent de nouveau.

SCÈNE XII

LES MÊMES. RODRIGUE ET LE ROI MORE SUIVIS DE LEURS SOLDATS ENTRENT EN SE BATTANT

LE CID. — Morillons, les Castillans combattent à pied aussi bien qu'à cheval. (*A ses soldats, montrant les ennemis.*) Tuez-les, poursuivez-les !

LE ROI MORE. — Arrête, attends !

LE CID. — Rends-toi !

LE ROI MORE. — Un roi s'est rendu à ta vaillance et a subi ta loi. (*Il se rend.*)

LE CID. — Sonnez aux armes ! Je dois vaincre quatre rois en ce jour. (*Ils sortent tous en emmenant les Mores faits prisonniers.*)

LE BERGER. — Pardieu, que j'ai eu de plaisir à les regarder battre... d'ici... loin du combat. C'est de très haut que l'on doit considérer les choses de ce bas monde. (*Il sort.*)

SIXIÈME TABLEAU

Une salle d'armes, dans le palais du Roi

SCÈNE XIII

LE PRINCE DON SANCHE ET UN MAITRE D'ARMES AVEC DES ÉPÉES MOUCHETÉES. ILS FONT ASSAUT TANDIS QUE DIÈGUE LAYNEZ PLACÉ DERRIÈRE LE PRINCE ESSAYE DE LE CALMER

LE MAITRE. — Prince! Seigneur! Seigneur!

DIÈGUE. — Que Votre Altesse se calme. Se montrer courageux sans raison, c'est discréditer la vaillance.

DON SANCHE. — Sans raison?

DIÈGUE, *au maître d'armes.* — Retire-toi; tu importunes le prince. (*Quand il est sorti, à don Sanche.*) Quelle est-elle?

DON SANCHE. — D'abord le cliquetis des deux épées durant l'assaut. Puis il a prétendu qu'il m'avait touché au visage.

DIÈGUE. — Etait-ce vrai?

DON SANCHE. — Non. Mais la seule pensée qu'il l'aurait pu, s'il l'avait désiré, m'a fait monter le sang au visage et m'a mis hors de moi. Je lui enseignerai son métier à ce maître d'armes et surtout à ne pas rompre. Je ne veux plus de ses leçons.

DIÈGUE. — Tu es assez habile.

DON SANCHE. — Le serais-je encore moins, qu'il n'importerait guère.

DIÈGUE. — Comment?

DON SANCHE. — Epée contre épée, je ne redoute personne. Une autre crainte m'assiège, une autre pensée me terrifie. L'horoscope pris à ma naissance a révélé que je périrais d'un coup d'épieu ou de flèche et que l'un de mes parents très proches serait cause de ma mort.

DIÈGUE. — Et cette prédiction t'inquiète?

DON SANCHE. — Oui, elle m'inquiète. Après y avoir vainement réfléchi et, puisque mon père doit être écarté, j'en suis venu à croire qu'elle désigne mes frères. Je crains qu'il ne s'agisse d'eux. Aussi bien, je les aime si peu que leur vue m'offusque.

DIÈGUE. — Saints des cieux! Si le respect ne me retenait, je te dirais...

DON SANCHE. — Que je suis fou?

DIÈGUE. — Qu'il le fût celui qui, oublieux de ton âge, t'a jeté dans un pareil trouble.

DON SANCHE. — L'astrologie n'est elle pas une science exacte?

DIÈGUE. — Je ne le nie pas, mais personne ne l'a jamais approfondie.

DON SANCHE. — Voyons, réponds-moi. Est-ce folie d'y croire?

DIÈGUE. — Oui.

DON SANCHE. — Le serait-ce de se prémunir contre les dangers qu'elle nous signale?

DIÈGUE. — Non,

SANCHO. — Est-ce ma sœur... ?

DIÈGUE — Oui, Seigneur.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DOÑA URRACA, UN PAGE QUI TIENT UN ÉPIEU COUVERT DE SANG.

DOÑA URRACA. — Après cet exploit, mon frère verra qu'un bras de femme peut être vaillant. Aujourd'hui, mon frère...

DON SANCHE. — Comment, ainsi ?

DOÑA URRACA. — Dans la montagne...

DON SANCHE. — Qu'y faisais-tu?

DOÑA URRACA. — Où je chassais avec ma mère, j'ai lancé cet épieu contre un sanglier qui venait sur mon chemin et je l'ai tué.

DON SANCHE. — Quoi, de ta main? Tu es sanguinaire! Ah ciel divin! (*Se plaçant entre sa sœur et Diègue et se tournant vers ce dernier.*) Vois si j'avais raison.

DIÈGUE, *à don Sanche seul.* — Elle confirme tes appréhensions.

DOÑA URRACA. — Quelle peut être la raison du trouble où je te vois ?

DON SANCHE. — Certaine circonstance m'a chagriné.

DIÈGUE. — Madame, un sot horoscope lui a donné cet accès de mélancolie et maintenant même tu viens de l'aggraver.

DOÑA URRACA. — Comment, en essayant de lui faire plaisir, ai-je pu augmenter son ennui?

DIÈGUE. — Il me disait que sa naissance le destinait à une mort violente...

DON SANCHE. — Et qu'une arme de jet me blesserait au cœur...

DIÈGUE. — Quand il a vu cet épieu entre tes mains...

DOÑA URRACA. — Désolante coïncidence!

DON SANCHE. — J'en ai été si troublé que mon visage a trahi mou émotion.

DOÑA URRACA. — Si j'avais cru te causer du chagrin, je n'eusse pas apporté cet épieu avec moi. Mais comment peux-tu accorder créance à une science abominable.

DON SANCHE. — De toute manière, j'essayerai de me garantir. Je commanderai une plaque de métal ni plus grande ni plus petite que le cœur et je l'en couvrirai.

DOÑA URRACA. — Ta prévoyance est en défaut. Songes-y bien, les épaules offrent aussi de sûrs chemins pour atteindre le cœur.

DON SANCHE. Qu'as-tu dit? Ai-je bien compris? Tu te fais gloire de bien lancer l'épieu et de connaître les chemins du cœur. Est-ce entre les épaules, traîtresse, que tu veux me frapper? Je crains que tu sois la cause de ma mort. Femme, je vais te tuer sur l'heure et me délivrer de tout souci.

DIÈGUE. — Que fais-tu, prince!

Don Sanche. — Qu'est-ce que j'éprouve ? Cet épieu sanglant me chasse le sang jusqu'aux yeux.

Doña Urraca. — Frère, calme-toi et garde de ta colère celle dont l'unique désir est de l'éviter. Le roi, mon seigneur, n'est-il pas mon père comme le tien ?

Don Sanche. — Il n'importe. Tu es la fille de mon père, mais la couronne ne t'est pas destinée. Je suis né prince héréditaire.

Doña Urraca. — Ton arrogance est importune et bavarde.

Diègue. — Le roi vient.

Don Sanche, *à part.* — Quel dépit !

Doña Urraca, *à part.* — Mon frère est mon pire ennemi !

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE ROI DON FERNAND, LE ROI MORE, SEIGNEURS CHRÉTIENS ET MUSULMANS.

Le Roi. — Diègue, ton fils Rodrigue m'a rendu un service signalé et je lui ai engagé ma parole qu'il pouvait venir me voir.

Diègue. — Est-il arrivé ?

Le Roi. — Je le pense. En témoignage de sa valeur...

Diègue. — Mon bonheur est sans limite.

Le Roi. — Il m'envoie aujourd'hui un roi pour ambassadeur (*Il s'assied*). Il a changé la face des événements pour moi et pour mon peuple ; il me trouvera bien disposé en sa faveur.

Le Roi More. — Sire, tu as un vassal qui est le suzerain de quatre rois. Formés en escadrons, nos bannières déployées, nous insultions tes frontières, dispersions tes soldats, ravagions tes campagnes, emmenant tes sujets en captivité, assujétissant jusqu'aux sources des montagnes orgueilleuses, quand, vaillant et rapide, arriva le grand Rodrigue. Il vint, il combattit, il tua et nous défit, moi le premier. Trois rois accoururent à mon secours, mais ils ne se mirent en ligne que pour lui donner l'occasion de nouveaux triomphes. Dans un effort viril, nous surpassant en vaillance, cinq cents hommes, sans plus, en vainquirent six mille. En ce jour, l'Espagnol a détruit notre prestige et nous a enlevé un butin qui valait plus d'or que le soleil n'en éclaire. Dans sa main victorieuse, il tient l'écu ottoman et il ne vient pas une lance chrétienne au bout de laquelle ne soit fichée une tête de More. Rodrigue, suivi des siens, marche en triomphateur ; il s'avance au milieu d'un peuple qui l'acclame, précédant les prisonniers, traînant nos bannières, affermissant l'espoir, captivant les cœurs, provoquant l'enthousiasme, dédaignant la louange. (*Sonneries, acclamations.*) Maintenant il arrive, il sera bientôt en ta présence.

Doña Urraca, *à part.* — Oh ! fortune propice !

Diègue. — Sire, je te demande la permission de pleurer de bon-

heur et de l'embrasser — béni soit le Dieu puissant — avant qu'il ne se jette à tes pieds.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE CID.

DIÈGUE, *se jetant dans les bras de son fils.* — La joie me rend fou.

LE CID. — La raison de ta joie nous justifie tous deux (*Au roi.*) Mais je suis à tes genoux, demandant à baiser ta main, à t'embrasser les pieds, espérant ma grâce entière. (*Il s'agenouille devant le roi.*)

LE ROI. — Relève-toi, relève-toi, glorieux fils des Goths, relève-toi.

RODRIGUE, *au roi.* — C'est toi qui me tiras du néant. (*A don Sanche.*) Mon prince !

DON SANCHE. — Mon Rodrigue !

LE CID, *à doña Urraca.* — Tes bénédictions ont fait fleurir les palmes que je cueille.

DOÑA URRACA. — Puisqu'elles ont quelque vertu, je te bénis de nouveau.

LE ROI MORE. — Grand Rodrigue !

LE CID. — O Almanzor !

LE ROI MORE. — Donne-moi ta main, mon Cid.

LE CID. — On ne demande la main à personne en présence du roi, mon seigneur. C'est à lui seul que tu dois prêter serment et jurer obéissance.

LE ROI MORE. — Je me range à sa loi en mon nom comme en celui des trois autres rois. (*A part.*) O Allah, patience !

DON SANCHE. — Il l'a nommé « Mon Cid ».

LE ROI MORE. — Dans notre langue Cid signifie Seigneur. Notre vainqueur a conquis et mérité ce nom.

LE ROI. — Il lui convient.

LE ROI MORE. — Il l'a reçu des Mores.

LE ROI. — Puisqu'il l'a conquis sur vos terres, on le lui donnera dans mon royaume, ce n'est que justice. Par son étrangeté, il ajoutera même à l'éclat de ses titres et accroîtra sa gloire.

SCÈNE XVII

Trois mois après la mort du Comte.

LES MÊMES, CHIMÈNE EN GRAND DEUIL PRÉCÉDÉE DE QUATRE ÉCUYERS PORTANT LE DEUIL EN ROBE TRAINANTE

PREMIER ECUYER. — Le roi, notre seigneur, est assis dans sa chaire.

CHIMÈNE. — Pour me jeter à ses pieds, il m'importe peu qu'il soit assis. S'il est grand, s'il est juste, qu'il récompense le bon, qu'il punisse le méchant. Les châtiments et les grâces donnent aux vassaux la sécurité et la confiance.

DIÈGUE. — Trainant de longs habits de deuil et quatre par quatre

sont entrés les écuyers de Chimène, fille du comte Lozane. Tous les regards sont attachés sur elle, la cour demeure suspendue et, pour exhaler ses plaintes, elle s'agenouille sur les degrés du trône.

CHIMÈNE. — Sire, il y a trois mois aujourd'hui que mon père a été frappé par un enfant que tes mains ont élevé pour le meurtre. Don Rodrigue de Bivar, arrogant, fier, orgueilleux, a bravé les lois justes et tu protèges son audace. Tes yeux sont ses espions, ton palais lui est un asile inviolable, tes faveurs sont les ailes de sa liberté et moi j'en suis la victime. Si les monarques justes sont les représentants et les délégués de Dieu sur la terre, auprès des humbles humains, il ne mérite pas d'exercer la royauté redoutable et aimée, celui qui méconnaît les lois et favorise ceux qui les outragent. Sire, que des malfaiteurs indignes de voir ses rameaux ne s'appuient pas à l'arbre de ta justice où nous trouvâmes toujours un refuge. Tes yeux et tes oreilles te servent mal. Mais excuse mes paroles si elles dépassent ma pensée ; sur les lèvres d'une femme une injure est pardonnable. Que dira le monde, grand Fernand, si tu châties la victime et si tu récompenses le coupable ? Roi, roi juste, l'offenseur et l'offensé sont en ta présence ; compare et juge. A moi les gémissements, à lui les triomphes; à moi les voiles de deuil, à lui les trophées et la gloire ; à moi les injures et la douleur, à lui la fierté; à moi l'humilité, à lui les honneurs; à moi l'affliction, à moi les larmes, à lui la joie, à lui le rire.

LE CID. — Ah ! pour pleurer vos larmes, yeux si chers et si doux, mes entrailles vous donneraient leur sang.

CHIMÈNE, *à part.* — O mon Rodrigue !.. O mon honneur !.. Tout ce que j'aime !.. où mes pensées inquiètes vous mènent-elles ?

LE ROI. — Il suffit, Chimène, assez ; levez-vous, ne pleurez plus. Vos plaintes amolliraient un cœur d'acier ou de marbre. Il se peut que plus tard vos douleurs se changent en allégresse, et que vous me remerciez d'avoir protégé Rodrigue. Mais aujourd'hui je désire vous contenter; je l'exilerai de nouveau, il fuira ma rigueur et trouvera sur nos frontières l'emploi de son bras vaillant. Il ne doit pas séjourner dans les villes, celui qui s'illustre sur les champs de bataille. Cependant, si vous le permettez, Chimène, et, si je ne dois pas vous peiner, Rodrigue emportera ce baiser en récompense de ses victoires.

LE CID. — Mon honneur, mon courage, ma force et ma vie t'appartiennent, grand Fernand, et puisque la tête a toujours commandé à la main, je mets à tes pieds ces bannières que je pris, ces Mores que je fis captifs, ce butin que je conquis.

LE ROI. — Que Dieu te conserve pour moi, ô mon Cid !

LE CID. — Je baise tes mains de héros. (*A part.*) Je laisse mon âme à Chimène.

CHIMÈNE, *à part.* — L'empire de l'opinion est-il assez puissant que je poursuive celui que j'adore !

DOÑA URRACA. — Avec quelle tendresse ils se sont regardés ! Les grands voiles de deuil où s'enveloppe Chimène ne la couvrent pas jus-

qu'à l'âme ! Ah, ciel ! Ce ne sont pas des reproches qui sont sortis de ses yeux !

Don Sanche. — Diègue, allons avec Rodrigue ; je veux l'accompagner et me voir au milieu de ses trophées.

Diègue. — C'est m'honorer et l'honorer à la fois. Ah, fils de mon âme !

Chimène, *à part.* — Ennemi adoré !

Le Cid. — O amour, je me sens de glace à ton soleil !

Doña Urraca. — O amour, la jalousie embrase mon cœur !

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Une salle dans le palais du roi.
La scène se passe plus de quinze mois après la mort du Comte

SCÈNE I

L'INFANTE DOÑA URRACA, ARIAS GONSALVE.

Arias. — Ta douleur, Madame, est excessive.

Doña Urraca. — J'endure mille tourments et j'ai autant de raisons de verser des larmes. Arias Gonsalve, je te considère comme un père.

Arias. — Et je le suis par l'amour que je te porte.

Doña Urraca. — Il y a plus d'un an que ma mère nous a quittés pour le ciel et, depuis, je n'ai connu que la tristesse. La jeunesse sombre de mon frère comme le grand âge du roi rendent plus cuisante ma douleur. Je pleure sur la mort prochaine de mon vieux père et je souffre en songeant à l'enfant qui lui succédera.

Arias. — Ils sont vivants tous deux et bientôt, s'il plaît au ciel, l'un des prétendants à ta main te fera changer de condition, de pays et de souverain. Ces pensées ne sont-elles pas consolantes ?

Doña Urraca. — Moi, épouser un étranger ?

Arias. — S'il professe ta religion, pourquoi pas ?

Doña Urraca. — Et c'est ainsi que m'exilerait l'ami si tendre qui m'éleva ? J'accepterais plus volontiers un mari de mon sang et de ma race ; j'aimerais mieux commander sur une cité, sur un bourg, sur un village de Castille que régner sur des peuples étrangers.

Arias. — En ce cas, Madame, arrête tes regards sur l'un de tes vassaux.

Doña Urraca. — Je devrais plutôt les en détourner, fût-ce au prix de souffrances cruelles. Je te dis mes faiblesses comme je les confesserais à mon âme.

Arias. — Tu ne doutes pas de mon affection. Je t'écoute.

Doña Urraca. — C'est le grand Cid ; c'est le grand Rodrigue que j'aimerais épouser. Il a conquis mon chaste cœur et je pensais me marier avec lui.

ARIAS. — Alors... qui s'y oppose ?

DOÑA URRACA. — Mon destin est cruel; l'honneur me l'interdit. Chimène et lui s'aimaient; depuis la mort du comte, ils s'adorent.

ARIAS. — Est-ce certain ?

DOÑA URRACA. — Oui !... Ce n'est que trop certain pour mon malheur. Plus elle pleure son père, plus ses plaintes s'exaspèrent, plus elle s'acharne à la poursuite de Rodrigue, plus s'exalte sa tendresse. Adoré, il l'idolâtre ! Mon cœur me le dit; il sait que tout ressentiment est mort et que l'injure elle-même est mise en oubli. Pourtant, une femme offensée, désabusée, mais jalouse de conserver l'honneur et de mériter le respect, devrait témoigner de sa haine et rester fidèle à ses souvenirs. Voici mon père, nous reprendrons cet entretien... Mais, hélas ! il m'a déjà vue.

ARIAS. — Il désire te demander conseil.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI DON FERNAND, DIÈGUE LAYNEZ ET LEUR SUITE

DIÈGUE. — J'embrasse tes pieds et te remercie de la grâce que tu as accordée à Rodrigue. C'est en volant qu'il viendra te servir.

LE ROI. — Je l'attends bientôt.

DIÈGUE. — Je bénis mon sort.

LE ROI, *à Doña Urraca qui se retire.* — Doña Urraca, où allez-vous ? Attendez ma fille. Que faites-vous ? Pourquoi vous affliger ? Qu'avez-vous ? Vous avez pleuré ? Vous pleurez ? Êtes-vous triste ?

DOÑA URRACA. — Je ne le serais pas, si toi, de qui je tiens la vie, tu devais être éternel et si mon frère était plus affectueux. Mais privée de ma mère, à la veille de te perdre, j'ignore le sort qui m'attend et je redoute sa rigueur. Le prince est un lion pour moi.

LE ROI. — Calmez-vous, infante. Ma prévoyance suppléera l'éternité dont je ne puis disposer. Et, puisque, j'en rends gloire à Dieu, j'ai conquis plus d'Etats et de royaumes que je n'en héritai, je vous destine l'un d'eux. Réjouissez-vous que je sois encore vivant, et si...

DOÑA URRACA. — Donnez-moi la main !

LE ROI. — Don Sanche n'est pas un bon frère, moi je suis votre père et un bon père.

DOÑA URRACA. — Le Ciel te garde !

LE ROI. — Ayez confiance en moi.

DOÑA URRACA. — Ta bénédiction m'a rendu courage.

ARIAS, *à Doña Urraca qui sort.* — Ton contentement me touche.

SCÈNE III

LES MÊMES, PREMIER VALET.

Entre le Premier Valet qui remet à Don Fernand une lettre du roi d'Aragon.

LE ROI, *après avoir lu la lettre.* — Celui d'Aragon est tenace, il verra

pourtant un jour ou l'autre que Calahorra m'appartient au même titre que Castille et Léon. Puisque les diplomates et les mémoires ne peuvent aboutir, les soldats et leurs armes soutiendront mieux mes prétentions. Je veux m'en remettre à l'épée du soin d'obtenir justice et aussi à mon Cid, à mon Rodrigue que je placerai à la tête de l'expédition. Je lui ai envoyé un sauf-conduit et je l'ai rappelé.

ARIAS. — Est-il arrivé ?

DIÈGUE. — S'il a reçu ton message, il lui a donné des ailes.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SECOND VALET, PUIS CHIMÈNE

SECOND VALET. — Chimène demande la permission de te baiser la main.

LE ROI. — Elle a hérité l'arrogance et l'impatience du comte Lozane. Je l'ai sans cesse à mes pieds, emportée et querelleuse.

DIÈGUE. — Elle a le culte de l'honneur et elle est belle.

LE ROI. — Autant qu'importune et fâcheuse. Elle me lasse et me fatigue à me montrer, au milieu de ses gémissements, ses yeux toujours remplis de larmes et ses lèvres où est toujours le seul mot de justice. Jamais on n'imaginerait une femme pareille. Il ne faut s'occuper que de sa plainte.

ARIAS. — Pourtant, je sais qu'elle et Rodrigue, Sire, ne se veulent aucun mal. Mais elle se défend ainsi contre les attaques de la médisance et, peut-être, ne demande-t-elle justice que pour satisfaire l'opinion. La marier avec Rodrigue serait encore le meilleur remède à ses maux.

LE ROI. — J'ai eu cette pensée ; mais je n'ai pas osé y donner suite, dans cette crainte d'accroître ses peines.

DIÈGUE. — Ce serait une grâce et une grâce méritée.

LE ROI. — S'aiment-ils bien?

ARIAS. — On n'en peut douter.

LE ROI. — Le sais-tu ?

ARIAS. — Je le soupçonne.

LE ROI. — Comment amener Chimène à ce mariage? Comment pourrais-je m'assurer de l'état de son cœur ?

ARIAS. — Laisse-m'en le soin et je t'éclairerai sur les sentiments de Chimène.

LE ROI, *au second valet.* — Dis à Chimène d'entrer.

ARIAS. — Il me faut essayer ce diamant. (*Au premier valet.*) Ecoute !

PREMIER VALET. — Parle.

(Le premier valet et Arias Gonsalve se parlent à l'oreille ; le second valet sort afin de prévenir Chimène.)

LE ROI. — Sur mon âme, j'aimerais à faire le bonheur d'un aussi bon vassal et à lui rendre sa pleine liberté.

DIÈGUE. — Y penser, me remplit le cœur de gratitude et de joie.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHIMÈNE, PREMIER VALET, LE PORTIER DU PALAIS.

CHIMÈNE, *l'air égaré, comme en proie à une hallucination.* — Chaque jour qui se lève, je vois le meurtrier de mon père chevauchant son palefroi, l'épervier au poing. Il va et vient autour de la maison de plaisance, où je suis allée chercher un allègement à mes douleurs. Il épie, il écoute, curieux, libre, insoucieux de ma peine et pour me chagriner davantage il tire sur mon colombier des flèches qu'il décoche aux vents et qui m'atteignent au cœur. Chers oiseaux créés pour s'aimer et se multiplier, il vous tue et le sang de vos blessures a éclaboussé mon bliaud. Aux plaintes que je lui ai adressées, il a répondu par la menace d'ôter la vie à ce corps qui est déjà sans âme. Un souverain dont on n'a pas justice ne devrait ni régner, ni monter à cheval, ni reposer auprès de la reine. Justice, bon roi, justice !

LE ROI. — Assez, Chimène, pas un mot de plus.

DIÈGUE. — Pardonnez, gentille dame, et vous, bon roi, pardonnez aussi. Je crains que vous n'ayez souffert en rêve la disgrâce dont nous avons écouté le récit. Obsédée par la vengeance, vous vous serez évanouie dans une crise de larmes et vous prenez vos songes pour des réalités. Il y a bien des jours, Madame, que Rodrigue est allé en pèlerinage à Saint-Jacques et qu'il est absent. Voyez et jugez : comment aurait-il pu vous faire l'insulte que vous lui reprochez?

CHIMÈNE. — Il me l'a faite avant son départ. (*A part.*) Pourrais-je dissimuler. (*A Diègue.*) Pour ajouter à l'offense, il manquait en effet de me traiter de folle.

LE PORTIER, *dans la coulisse.* — Que voulez-vous?

PREMIER VALET, *dans la coulisse.* — Parler au roi. Laissez-moi, laissez-moi entrer.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PREMIER VALET

LE ROI. — Qui ameute mon palais?

ARIAS, *au premier valet qui entre.* — Où allez-vous? Que désirez-vous?

PREMIER VALET. — Bon roi, je t'apporte de douloureuses et bien tristes nouvelles. Tu as perdu le meilleur de tes vassaux, Rodrigue est au ciel. Il venait de visiter le saint patron de l'Espagne, quand des Mores, au nombre de cinq cents, peut-être plus encore, se ruèrent sur son chemin. Mais lui, instruit à ne jamais reculer d'un pas, les a chargés à la tête de vingt chevaliers. Ils lui ont fait quatorze blessures dont la

moins grave était mortelle. Maintenant le Cid est mort; maintenant Chimène peut abandonner sa poursuite et connaître enfin le repos.

DIÈGUE. — Ah! mon fils, où êtes-vous? (*A part.*) Bien que trompeur, ce récit m'arrache des larmes.

CHIMÈNE. — Serait-il mort, Rodrigue? Rodrigue serait-il mort? (*A part.*)... Je défaille... Jésus, mille fois Jésus!

LE ROI. — Chimène, qu'avez-vous? Tombez-vous en faiblesse?

CHIMÈNE. — Comme un lacet autour de la gorge, l'angoisse me suffoque et des liens semblent m'étreindre l'âme.

LE ROI. — Rodrigue est vivant, Madame. C'est moi qui désirais vous éprouver et savoir si la bouche était l'interprète de votre cœur. Maintenant que j'y ai lu, réprimez ses battements, remettez-vous.

CHIMÈNE, *à part.* — Je ne le puis; mon trouble et mon humiliation sont trop profonds. Je saurai quand même les faire changer d'opinion et mériter l'estime... même au prix de ma vie! Hélas, honneur, que de sacrifices tu me coûtes! (*Haut.*) Si pour m'outrager davantage, tu t'es joué de mes espérances, si tu as voulu éprouver un cœur libre d'attaches, si tu me crois assujettie aux faiblesses de la femme, tu verras combien tu as mal réussi; et si tu ignores, Sire, que l'on se pâme de joie ainsi qu'on défaille de douleur, que la félicité émeut autant que trouble l'infortune, tu verras qu'au reçu de cette nouvelle, la joie, au contraire de la peine, a surpris mon cœur. Et pour te donner la preuve de cette vérité, que l'on proclame à son de trompe, depuis la plus grande cité jusqu'au plus petit village, dans les campagnes et sur la mer, en mon nom et sous la garantie du tien, cet engagement solennel. A quiconque m'apportera la tête de Rodrigue de Bivar, je promets, avec ma main, tous les biens de la maison d'Orgaz, si sa condition égale la mienne; et, s'il n'est pas de sang d'hidalgo et de souche connue, je lui donnerai de grand cœur la moitié de ma fortune. Sire, ne repousse pas ma prière, ou tes sujets et les étrangers seront fondés à dire que tu es indigne de régner et que, m'ayant enlevé l'honneur, je n'ai trouvé en toi ni sagesse, ni raison, ni justice, ni pitié.

LE ROI. — Ce que vous demandez est très grave! Assez de plaintes, c'est bien.

DIÈGUE. — Sire, à mon tour je supplie Ta Majesté de satisfaire Chimène et de couvrir de ton autorité royale la proclamation publique et générale de son offre. Je n'en éprouve aucun souci. La tête de Rodrigue de Bivar est bien haute. Il faudrait, pour l'atteindre, être plus grand que les géants, et il y a peu de géants dans le monde.

LE ROI. — Puisque les parties sont d'accord, allez, Chimène, et rédigez le ban à votre convenance.

CHIMÈNE. — Je désire te baiser les pieds.

ARIAS. — Cette femme est héroïque!

DIÈGUE. — Elle n'a pas son égale dans le monde.

CHIMÈNE, *à part.* — Honneur, je t'immole ma vie, pardonne, si je te dois plus encore. (*Ils sortent.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Dans la campagne. Sur la route de Burgos.

SCÈNE VII

RODRIGUE, DEUX DE SES SOLDATS, UN BERGER, EN HABIT DE VALET, LE LÉPREUX, TOMBÉ DANS UNE FONDRIÈRE, MAIS DONT ON VOIT LES BRAS ET LES MAINS COUVERTS D'ULCÈRES ET DE PLAIES.

LA VOIX DU LÉPREUX. — N'y a-t-il pas ici un chrétien pour secourir ma grande misère ?

LE CID, *à un soldat.* — Attache les chevaux... On a parlé ?

PREMIER SOLDAT. — Sans doute.

LE CID. — D'où vient cette voix? La sollicitude donne plus de prix à la pitié. Entends-tu autre chose ?

DEUXIÈME SOLDAT. — Non, seigneur.

LE CID, *aux deux soldats.* — Puisque nous sommes descendus de cheval, écoutez...

LE BERGER. — Je tends en vain l'oreille.

PREMIER SOLDAT. — Moi aussi.

DEUXIÈME SOLDAT. — Moi de même.

LE CID. — Promenons nos regards sur cette belle campagne. Nous attendrons ici le reste de la troupe. C'est un lieu charmant pour se reposer.

LE BERGER. — Et pour manger aussi.

PREMIER SOLDAT, *au second.* — Portes-tu quelque chose dans l'arçon ?

DEUXIÈME SOLDAT. — Un gigot de mouton.

PREMIER SOLDAT. — Et moi, une outre de vin....

LE BERGER. — Voilà ce que j'aime.

PREMIER SOLDAT. — Et un jambon presque entier.

LE CID. — Le soleil est à peine levé, vous avez déjeuné, et vous voulez manger encore ?

LE BERGER. — Oh! une bouchée!

LE CID. — Rendons grâce d'abord au saint protecteur de l'Espagne. Ensuite vous pourrez manger.

LE BERGER. — D'habitude, les grâces se disent après avoir mangé. Mangeons.

LE CID. — Donne à Dieu ta première pensée; une courte prière ne retardera pas ton repas.

LE BERGER. — De ma vie, je ne rencontrai un homme aussi dévôt et aussi bon soldat!

LE CID. — La piété exclurait-elle la bravoure?

LE BERGER. — Oui, certes... Vis-tu jamais un soldat qui ne fût impie et bavard ?

Le Cid. — J'en ai rencontré beaucoup. Méfie-toi des soldats hâbleurs et impies. Ce sont des poules mouillées ou des fous. Les meilleurs furent toujours ceux dont la piété discrète sut donner à son temps le fil à l'épée.

Le Berger. — Il n'empêche que, durant cette étape, chacun se moque de ta dévotion et rit de te voir à cheval, couvert d'une armure dorée, les éperons d'or aux bottes, les plumes au chapeau et un rosaire à la main.

Le Cid. — On peut être à la fois un bon chrétien et un chevalier loyal. De l'avis unanime, la droite de Dieu montre mille chemins et tous conduisent au ciel. Aussi bien, le pèlerin qu'elle guide à travers le monde n'a-t-il qu'à chercher la voie qui convient le mieux à sa condition. Il travaille à son salut, s'il porte dans ses actions une âme pure et simple, le prêtre coiffé de sa barrette, le moine, de son capuchon et le laboureur couvert de son grossier manteau de bure. Peut-être le sillon tracé par la charrue est-il même le plus sûr de tous les chemins. Le soldat et le chevalier, avec son chapeau empanaché, son armure et ses éperons d'or et dont la fière mine ne le cèdent pas à la piété, fourniront également une bonne étape si leurs intentions sont pures et s'ils ne se trompent pas de route, parce qu'on mérite le ciel parfois en pleurant, parfois en riant, ceux-ci en souffrant, ceux-là en combattant.

Le Lépreux. — N'y a-t-il pas un chrétien, un ami de Dieu ?

Le Cid. — D'où vient ce nouvel appel ?

Le Lépreux. — Rodrigue, le ciel ne se gagne pas seulement dans les batailles.

Le Cid. — Arrivez, accourez !... La voix s'élève de cette fondrière.

Le Lépreux. — Qu'un frère en Jésus-Christ me donne la main et je sortirai d'ici.

Le Berger. — Je m'en garderai ! La tienne est lépreuse et horrible.

Premier Soldat. — Je ne m'y hasarderais pas.

Le Lépreux. — Ecoute un peu, par le Christ !

Deuxième Soldat. — Non, non, moi non plus...

Le Cid, *lui tendant la main.* — Me voici ! C'est une œuvre de miséricorde. Après l'avoir touchée, je te baiserai même la main.

Le Lépreux. — Tout profite, Rodrigue : là tuer un ennemi, ici secourir un frère.

Le Cid. — Je trouve une grande consolation dans la pratique des vertus chrétiennes.

Le Lépreux. — Les œuvres de charité sont les échelons du ciel. Elles conviennent si bien au chevalier et rehaussent à tel point son caractère, qu'elles devraient être mises au nombre de ses obligations. Avec leur aide, le chevalier, dont l'acier de l'épée et de la lance disparaissent sous l'or et dont le casque est caché sous les plumes, s'élèvera de degré en degré et eût-il des ailes, luttât-il de vitesse avec le vol de l'oiseau, il n'aurait pas à craindre de trouver fermée la porte du ciel. Ah ! bon Rodrigue !

LE CID, *lui donnant la main et l'attirant.* — Ami, quel ange parle par ta bouche d'infirme? Courage, tiens ferme, viens. Comment sais-tu mon nom?

LE LÉPREUX. — Je t'ai entendu nommer... à l'instant, lorsque tu venais sur le chemin.

LE CID. — Je devine quelque mystère dans chacune de tes réponses. Quelle mauvaise étoile t'a conduit ici?

LE LÉPREUX. — Quel bonheur, plutôt! Je suivais le chemin, je m'en détournai pour me reposer, mais cette pensée a failli m'être funeste. Je me trompai, en effet, de sentier, m'engageai dans le ravin et roulai au fond de cette fondrière où, depuis deux jours entiers, je n'ai rien mangé.

LE CID. — Etrange aventure! Dieu sait la tendresse que je porte aux déshérités. Que me devait-il de plus qu'à toi? Pourquoi entre nous a-t-il réparti ses biens d'une manière aussi inégale? Je n'ai pas plus de mérite que toi, étant comme toi d'os et de chair, et, cependant, grâce au ciel, je possède la fortune et la santé. Dieu ne pouvait-il pas nous traiter l'un et l'autre de la même manière? Il est donc juste que je te rende ce qu'il a enlevé de ta part pour ajouter à la mienne. (*Il met un caban sur les épaules du lépreux.*) Jette ce caban sur tes pauvres chairs ulcérées. (*Aux soldats.*) Où a-t-on mis les bâts des mulets? Les portera-t-on bientôt?

LE BERGER. — Les voilà, on les porte, mais ils sont pesants.

LE CID. — En attendant, donnez-moi les provisions qui étaient dans les arçons.

LE BERGER. — J'avais faim; maintenant l'appétit m'a passé. La vue de cette lèpre m'a tourné le cœur.

PREMIER SOLDAT. — Moi aussi, je suis bien résolu à ne pas manger.

DEUXIÈME SOLDAT, *à ses camarades.* — C'est tout mon cas. (*A Rodrigue.*) Il n'y a qu'une seule assiette et, par malheur, elle est là.

LE CID. — Cette seule suffira.

DEUXIÈME SOLDAT. — Toi, seigneur, tu pourras manger sur le sol.

LE CID. — Non, je ne veux pas être ingrat envers Dieu. (*Au lépreux.*) Approchez-vous, mangez; nous nous servirons de la même assiette. (*Ils s'asseyent tous deux et mangent.*)

PREMIER SOLDAT. — J'ai des nausées.

DEUXIÈME SOLDAT. — Je vais vomir.

LE BERGER, *aux soldats.* — Pouvez-vous assister à un pareil spectacle?

LE CID. — Je m'explique votre répugnance. Eloignez-vous, je le permets, laissez-nous seuls si vous éprouvez un dégoût trop violent.

LE BERGER. — Les laisser seuls avec l'outre! Bon Dieu, c'est vraiment trop cruel! (*Le berger sort avec les soldats.*)

SCÈNE VIII

LE LÉPREUX ET LE CID.

LE LÉPREUX, *au Cid.* — Que Dieu vous le rende!

LE CID. — Mangez.

LE LÉPREUX. — Je n'ai plus faim. Gloire à Dieu !

LE CID. — Vous n'avez presque rien pris. Buvez, frère, buvez et reposez-vous.

LE LÉPREUX. — Le divin maître a toujours payé les bonnes œuvres.

LE CID. — Dormez un peu, je veillerai sur vous; je serai là, je demeurerai à votre côté.... Mais... moi-même... m'assoupirais-je ? Serait-il vrai?... Le sommeil me gagne; ce n'est pas naturel. Recommandons-nous à Dieu et abandonnons-nous à sa volonté. (*Il s'endort.*)

LE LÉPREUX. — Oh! qu'il est grand ton courage, qu'elle est grande ta bonté! O grand Cid! ô grand Rodrigue! ô grand capitaine chrétien! A toi le bonheur et à moi la joie; car le ciel te donne la bénédiction par ma main et le Saint-Esprit lui-même t'envoie ce souffle par ma bouche. (*Le Lépreux souffle dans le dos de Rodrigue et disparaît. Le Cid se réveille, mais un instant après, pour donner au Lépreux le temps de se vêtir en saint Lazare.*)

LE CID. — Qui m'embrase et m'anime, d'où vient l'émotion que je ressens? Jésus! Ciel! Saints du paradis! Le pauvre, qu'est-il devenu? Une douce chaleur me pénètre; comme la foudre, elle m'a traversé le corps des épaules à la poitrine. Qui ai-je secouru? Je le devine et Dieu le sait. Quelle odeur exquise et suave a laissé son haleine divine! Voici le caban, voici les traces de ses pieds. (*Il se penche vers le sol.*) Dieu m'assiste, elles sont empreintes jusque sur les rochers. Je puis les suivre sans crainte... (*En haut apparaît le Lépreux vêtu d'un surplis blanc. Il n'est autre que saint Lazare*).

LE LÉPREUX, *sans être vu ni entendu de Rodrigue.* — Renonces-y, Rodrigue!

LE CID. — Je sais qu'elles me conduiront au ciel. Mais ce souffle, cette chaleur qui réconfortent et vivifient me traversent plus forts et plus puissants. (*Le Cid en se relevant aperçoit saint Lazare*).

LE LÉPREUX. — Je suis saint Lazare, Rodrigue, et je fus ce pauvre que tu as secouru et honoré. (*Le Cid tombe à genoux.*) Cette action a été si agréable à Dieu que tu seras un héros miraculeux, un capitaine incomparable, renommé dans les siècles à venir, un vainqueur invincible; seul parmi les hommes, on te verra triompher après la mort. Comme preuve de l'avenir qui t'est promis, après avoir senti cette vapeur, ce souffle souverain qui, des épaules jusqu'à la poitrine, a embrasé ton être, cours au devant des exploits, recherche les aventures glorieuses, et le saint patron de l'Espagne te donnera la victoire! Va maintenant, retourne à la cour puisqu'elle est près d'ici, le roi t'y espère et réclame le secours de ton bras. (*Il disparaît.*)

Le Cid. — Je voudrais avoir des ailes et t'accompagner au paradis. Mais le ciel enveloppe ton vol dans les nuages et je ne puis que suivre en les baisant, les traces que tu as laissées sur la terre. (*Il sort.*)

TROISIÈME TABLEAU

Une salle dans le palais du Roi.

SCÈNE IX

LE ROI DON FERNAND, DIÈGUE LAYNEZ, ARIAS GONSALVE, PÉRANZULEZ.

Le Roi. — J'ai en vous trois une confiance si entière, mes chers parents...

Arias. — Tu nous honores.

Le Roi. — ... Que je voudrais recourir à vos lumières et vous soumettre mes projets. Hésitant, perplexe, j'ai différé ma réponse au sujet de Calahorra, parce qu'une résolution sage et mûrie naît de longues réflexions. Mais aujourd'hui que les négociations ont échoué, celui d'Aragon m'observe combien il serait regrettable de réunir des troupes nombreuses pour régler un différend sans importance et il tient pour une action inhumaine, qui obscurcirait notre gloire, d'acheter Calahorra au prix des flots de sang chrétien. Il me propose de confier la défense de sa cause et la justification de ses droits, non pas à une armée, mais à un seul homme, à une seule poitrine, à une seule lance, à une seule épée qui combattrait le champion de Castille. Calahorra serait le lot du vainqueur. Ainsi, se terminerait une querelle que les armes étaient destinées à trancher. Il m'informe enfin que don Martin Gonzalez, son ambassadeur, soutiendra ses prétentions.

Diègue. — On ne peut nier que la pensée de racheter tant de morts avec une seule vie ne soit humaine, sage et bien digne d'un chrétien.

Péranzulez. — C'est vrai, mais si les mains de celui d'Aragon sont vaillantes et si ses pieds reposent sur une base solide, c'est qu'il compte sur son ambassadeur. Ne vois-tu pas que don Martin est un géant, qu'il a la force et les proportions d'un Rodomont, d'un Milon, d'un Alcide, d'un Atlante. Peut-être ton adversaire fonde-t-il son espoir sur lui parce qu'il ne dispose ni d'argent, ni de soldats? Mais toi, Sire, tu aurais tort de compromettre le succès que t'assure une armée nombreuse et de t'en remettre à une seule lance, à une seule épée quand tu vois une lame acérée au service d'un bras aussi redoutable...

Arias. — Et en Castille n'y aurait-il plus une épée d'acier?

Diègue. — Là-bas, s'ils ont un Aragonais, ne se présentera-t-il pas ici un Castillan pour être l'appui de tes pieds et le courage de tes mains? Ne se rencontrera-t-il pas un Atlante pour soutenir tes pré-

tentions, ne trouverons-nous pas un arbre où emprisonner les mains de ce Milon, un David qui combatte ce Goliath?

Le Roi. — Depuis bien des jours déjà la cour me voit incertain, hésitant, et pas un homme ne s'est présenté, pas un homme ne s'est offert.

Péranzulez. — On redoute d'affronter un champion aussi vaillant, et ce n'est pas merveille qu'il effraye la Castille, l'homme qui a terrifié le monde.

Le Roi. — Ah ! Castille, où en es-tu réduite?

Arias. — Si les jeunes gens se dérobent, fais état des épées et des conseils des vieillards. Je descendrais dans la lice, Sire, et ne crains pas de placer en moi ton espoir ; car dans la poitrine de tous les hommes d'honneur bat le cœur d'un géant.

Le Roi. — Arias Gonsalve!...

Arias, *se jetant aux genoux du roi.* — Sire, use de ma personne et prends confiance. Mon sang n'est pas tellement glacé que le désir de te servir ne le fasse bouillonner d'impatience.

Le Roi. — J'estime cette offre au poids de ma couronne. Arias, relevez-vous, je ne voudrais pas aventurer votre personne, je ne dis pas pour conserver une ville, mais pour gagner tout l'or du monde.

Arias. — Sire, ne vois-tu pas que la Castille risque de perdre son renom?

Le Roi. — Non, elle ne le perdra pas. Après lui avoir procuré tant de gloire, le blason héroïque dont j'ai confié la garde à mes gens ne souffrira aucune atteinte. Je lui conquerrai Calahorra et j'espère même le promener victorieux à travers le royaume d'Aragon. Que l'on introduise don Martin. (*Péranzulez sort et un valet entre aussitôt.*)

Un Valet. — Rodrigue arrive.

Le Roi. — Qu'il soit le bienvenu.

Diègue. — Ah ! ciel !

Le Roi. — Maintenant, je renais à l'espérance. Mes entreprises auront une heureuse issue.

SCÈNE X

LES MÊMES, DON MARTIN GONZALEZ ET LE CID ENTRENT ENSEMBLE, PAR DES PORTES OPPOSÉES.

Don Martin. — Roi puissant de Castille...

Le Cid, *se prosternant aux pieds du roi.* — Roi que l'univers connais sous le nom de Grand...

Don Martin. — Le Ciel te garde.

Le Cid. — Ta main honore celui qui s'humilie à tes pieds.

Le Roi. — Couvrez-vous, don Martin ; vous, mon Cid, levez-vous. Monsieur l'ambassadeur, asseyez-vous.

Don Martin. — Je suis mieux ainsi.

Le Roi. — Je vous écoute ainsi. Parlez.

Don Martin. — Je veux te supplier seulement...

Le Cid, *à part.* — Suprême arrogance !

Don Martin. — ... De me donner la réponse que j'attends. As-tu trouvé un Castillan disposé à défendre tes droits ? Un Aragonais peut-il espérer le combattre corps contre corps, main contre main ? Que l'épée prononce l'arrêt, que la victoire fasse justice, que Calahorra soit reconnue au roi qui aura le meilleur vassal, qu'Aragon et Castille cessent de verser le sang espagnol puisqu'une seule goutte suffit pour acquitter le prix d'une ville.

Le Roi. — La Castille compte de si bons chevaliers que je puis remettre au moins vaillant la défense de mes droits et fonder sur lui mon espoir. Je vous désignerais bien l'un d'eux si je ne craignais d'offenser les autres à n'en signaler qu'un. Aussi bien, désireux de suspendre un choix qui blesserait un si grand nombre de prétendants, je ne recourrai qu'à ma seule puissance pour obtenir justice. J'arborerai mes bannières aux multiples blasons, je couvrirai la terre de mes sujets et de mes alliés, mes capitaines marcheront avec eux et l'Aragon verra la force de mes arguments écrits sur la soie de mes étendards. Voilà ce que je ferai ; ton roi en fera contre moi à sa guise.

Don Martin. — J'ai donné cette réponse à mon maître avant de l'entendre de ta bouche. Je savais bien que, l'Aragonais disposant de cette main, aucun Castillan n'aurait l'audace de s'approcher de mes pieds.

Le Cid. — J'éclate ! Je ne puis me contenir !... Sire, avec ta permission je répondrai qu'il est lâche d'abuser ainsi de la patience des Castillans. (*A don Martin.*) Don Martin, les Castillans, habitués à vaincre avec les pieds, ont coutume de défoncer les poitrines, de meurtrir les mains et d'écraser sur le sol les têtes de leurs ennemis, fussent-ils innombrables. Sa Majesté me désignera pour faire éclater cette vérité à l'honneur et à la gloire de ses vassaux.

Don Martin. — Celui qui est assis sur ce trône a le courage et la prudence en partage et il ne le voudra pas.

Le Cid, *se jetant aux genoux du roi.* — Sire, reviens sur ta décision pour l'honneur de la Castille ! L'univers doit apprendre et le ciel doit savoir que je sais combattre, que je sais vaincre. Tu ne l'ignores pas du reste. Puis, est-il tolérable, Sire, que la Castille, pour conserver une ville, perde un monde de considération ? Roi souverain ! Que diraient la France et l'Allemagne si tu n'avais pas à opposer un Castillan à un Aragonais ? Douterais-tu même de l'issue de l'entreprise où je m'engage, Rodrigue dût-il être vaincu par don Martin qu'il n'en devrait pas moins entrer dans la lice. Car il est bien pire de refuser le combat que de l'affronter et d'y succomber. C'est là une vérité notoire.

Le Roi. — Relève-toi, puisque tu relèves mon courage; je me confie en toi, Rodrigue, je mets entre tes mains le sort de mon empire.

Le Cid. — Je baise tes pieds.

Le Roi. — Bon Cid!...

Le Cid, *se relevant.* — Le ciel te garde !

Le Roi. — Présente-toi en mon nom dans la lice.

Don Martin. — Tu serais celui qu'un lâche Morillon a nommé Cid?

Le Cid. — Je me tais devant le roi, mais je te répondrai sur le terrain.

Don Martin. — Qui t'abuse? Tu es bien Rodrigue?

Le Cid. — Rodrigue de Bivar.

Don Martin. — Toi... sur le terrain?

Le Cid. — Ne suis-je pas un homme?

Don Martin. — Contre moi?

Le Cid. — Tu es arrogant; les armes à la main, tu apprendras à connaître mes œuvres et mon nom.

Don Martin. — Quoi, Rodrigue, tu oserais non seulement me regarder sans trembler, mais encore me combattre en dépit de la disproportion de nos forces! Penses-tu triompher aussi aisément d'adversaires portant le harnais et l'écu que de ces femmelettes à la poitrine nue, de ces Morillons qui ont des épées en oripeau, des rondaches en papier et des bras en coton? Ne prévois-tu pas que tu girais bientôt inerte et que l'âme t'abandonnerait si je t'assènais sur la tête un seul coup de ce gantelet? Eloigne-toi, fuis mes rigueurs, et va-t'en vaincre tes Morillons.

Le Cid. — Jamais les chiens voleurs n'eurent la dent courageuse! Aussi bien, et sans aboyer à tous les vents, je me contenterai de te dire que j'entrerai dans le champ, décidé à te vaincre. Appuyé sur le bon droit de Sa Majesté, j'y porterai ma volonté de triompher et le ciel m'en donnera la permission.

Don Martin. — Soit, puisque tu veux mourir. Mais il ne suffit pas de te tuer. Il est juste que, poursuivant la réalisation d'un seul de mes désirs, j'en accomplisse deux. Votre Altesse, par un ban public, n'a-t-elle pas promis la main de Chimène à celui qui lui porterait la tête de Rodrigue?

Le Roi. — Oui, je le confirme.

Don Martin. — Eh bien, Sire, je me mets sur les rangs et je veux profiter d'une aussi bonne fortune. Chimène, par Dieu, m'a semblé fort belle et tu verras bientôt dans ses mains le vainqueur de Rodrigue et, au bout de ma lance, près des cieux, la tête du vaincu.

Le Cid, *à part.* — Maintenant, l'outrage est irrémissible, la jalousie m'embrase de tous ses feux.

Don Martin. — Résumons-nous, Sire, et concluons pour ne pas te fatiguer. Le champ-clos sera le lieu où se videra le différend qui divise la Castille et l'Aragon. Au signal donné par les juges, nous entrerons tous deux dans la lice et pour notre sûreté nous amènerons chacun cinq cents soldats. Est-ce entendu?

LE ROI. — C'est entendu.

LE CID. — Et là, tu verras, à ta honte, combien l'épée et la langue parlent un langage différent.

DON MARTIN. — Allons, et quoi que la meilleure pièce de ton harnais la protège, je donnerai ta tête à Chimène et, à mon roi, Calahorra.

LE CID, *au roi en s'agenouillant devant lui.* — Je vais partir, bénis-moi.

DON MARTIN. — Comme un faucon, je volerai à tire d'aile vers le lieu du combat.

LE ROI, *au Cid.* — Va, et sois victorieux !

DIÈGUE, *à son fils.* — Que le Dieu souverain te donne la victoire et ses palmes, comme en t'imposant les mains je te bénis du plus profond de mon âme.

ARIAS. — Grand Castillan, nous sommes tous avec toi.

DON MARTIN. — Je pars.

LE CID. — Je te suis.

DON MARTIN. — Tu me reverras là-bas, Rodrigue !

LE CID. — Martin, nous nous retrouverons dans la lice !

(*Tous sortent.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Chez le Comte ; la chambre de Chimène.

SCÈNE XI

CHIMÈNE, ELVIRE, PUIS UN PAGE

CHIMÈNE. — Elvire, il n'est plus désormais de consolation pour mon cœur affligé.

ELVIRE. — Toi-même a mis à prix la tête de Rodrigue. Quel sujet aurais-tu de te plaindre ?

CHIMÈNE. — Ah ! ciel !

ELVIRE. — Pour t'acquitter envers l'honneur, pour fuir la médisance, n'eût-il pas suffi de poursuivre sans se lasser le meurtrier de ton père et de ton bonheur ? Etait-il nécessaire de publier ce ban et le mettre ainsi en péril de mort ; était-il bien utile de rechercher pour toi les occasions de souffrir ?

CHIMÈNE. — Que pouvais-je faire ? Ah ! peine amère ! Partagée entre l'amour et la vengeance, je fus si humiliée devant le roi que je restai interdite. Alors, il me vint à la pensée une excuse qui justifierait mon trouble. Mes lèvres la dirent, mon âme en pâtit et ma douleur s'accroît des espérances qu'a conçues cet Aragonais.

ELVIRE. — Aujourd'hui don Martin Gonzalez tient entre ses mains

ta vengeance et emporte, si profondément enraciné dans son cœur, l'image de ta beauté que tu ne saurais douter de son triomphe. Sois assurée qu'il te portera la tête du Cid. Il tient en mépris l'univers, tu ne seras donc pas surprise s'il est la terreur des hommes et l'épouvantail des enfants.

CHIMÈNE. — Pour moi, il est la mort ! Ne prononce pas son nom, Elvire, considère mon infortune. Je suis née sous une constellation funeste ! Console-moi !... Rodrigue ne peut-il pas vaincre? N'a-t-il pas du courage ?... Hélas ! Il succombera devant l'infortune qui s'attache à ses pas !

ELVIRE. — Ne t'abandonne pas à l'affliction.

CHIMÈNE. — Mon destin, cieux souverains, sera les fers de ses pieds et les menottes de ses mains. Il lui liera les bras durant le duel... et il donnera la victoire à don Martin.

ELVIRE. — Connaissant sa force et son audace, tout l'univers le nomme le Cid. Plus puissante que la tienne, son étoile le favorisera peut-être.

CHIMÈNE. — S'il triomphe de ma mauvaise fortune, il donnera une grande preuve de sa valeur.

UN PAGE, *tenant une lettre à la main.* — On vient de porter cette lettre et l'on a dit qu'elle était de don Martin Gonzalez.

CHIMÈNE. — Ma fin aura été bien amère, hélas, je le pourrai porclamer! (*Au page.*) Retire-toi. (*A Elvire.*) Elvire, viens... viens. (*Le page sort.*)

ELVIRE, *quand le page est sorti.* — Tu peux lire la lettre.

CHIMÈNE. — Oui, tu dis bien .. si j'y vois... L'émotion me rend aveugle. (*Elle lit.*)

« Quitte le deuil, Chimène, revêts des habits de noces, si tu veux parer pour ma gloire celle que je délivrerai du souci. Esclave de tes désirs, seigneur de la beauté, mon courage te promet la tête de Rodrigue. Maintenant je vais vaincre et venger le comte Lozane. Espère dans l'allégresse une main destinée à tant de bonheur... Don Martin... » Ah ! Dieu... Qu'est-ce que je sens?

ELVIRE. — Où vas-tu?... Ne peux-tu me parler?

CHIMÈNE. — Je vais apitoyer jusqu'aux murailles de ma chambre qui restera désormais close ! Je vais gémir et soupirer !

ELVIRE. — Jésus !

CHIMÈNE. — Je deviens aveugle!.. Je me meurs!.. Viens, montre-moi l'entrée, conduis-moi jusqu'à la porte...

ELVIRE. — Mais, où vas-tu?

CHIMÈNE. — Je poursuis et j'adore l'ombre de mon ennemi. (*A part.*) Que je suis malheureuse ! Ah ! mon Rodrigue, je te tue et je te pleure !

(*Elle sort.*)

CINQUIÈME TABLEAU

Une salle dans le palais du Roi

SCÈNE XII

LE ROI DON FERNAND, ARIAS GONSALVE, DIÈGUE LAYNEZ, PÉRANZULEZ

LE ROI. — La vaillance et l'audace de don Sanche, comme vous le savez, sont si grandes que, peu à peu, il en vient à manquer de respect à mes cheveux blancs. Chaque jour croissent aussi la désaffection, l'arrogance, le mépris, la dureté qu'il montre à ses frères. Je l'ai vu, et, comme père, j'en suis venu à penser que je devrais diviser mon royaume et mes Etats entre tous mes enfants. Ne sont-ils pas au même titre des morceaux de mon âme? Que pensez-vous de ma pitié pour eux? Parlez, Diègue!

DIÈGUE. — Elle est exagérée et répugne grandement à la raison d'Etat. Songez-y bien, Sire, une maison dont les forces sont désunies périclite parce que leur division les affaiblit, ce n'est que trop certain. D'ailleurs, le prince, pour qui tes paroles sont une offense, Sire, aura sûrement à cœur de montrer la vaillance que le ciel lui a départie.

PÉRANZULEZ. — Sire, Alonso et Garcia sont deux épreuves sorties du même moule. Tous deux sont formés de la même matière. Que celui qui les engendra les protège. Si leur frère les persécute, si leur frère les maltraite déjà, qu'adviendra-t-il quand il aura hérité le trône? Faudra-t-il qu'ils s'en aillent servir d'écuyers à d'autres rois, dans d'autres royaumes? La Castille n'en souffrira-t-elle pas dans son honneur?

ARIAS. — Sire, doña Elvire et doña Urraca sont aussi tes enfants et le sort des filles déshéritées ne saurait être heureux.

DIÈGUE. — Et si le prince don Sanche, dont les traits de courage étonnent, dont les prodiges de valeur excitent l'admiration, se doute de l'affront qui le menace? Qu'attendre, qu'espérer, sinon l'incendie de l'Espagne? Ainsi, à y regarder de près, les mêmes raisons qui t'inclinent à partager ton royaume, t'obligent à y renoncer.

ARIAS. — Est-il bien juste que Sa Majesté, en crainte de quelques disgrâces, compromette le sort de ses fils? Ils sont tous des morceaux de tes entrailles.

DIÈGUE. — Les intérêts de la religion chrétienne ont toujours passé avant ceux des enfants. En outre, si la discorde s'introduit entre eux, ils se tueront, sans faute, les uns les autres et elle les perdra quand même.

PÉRANZULEZ. — La révolte est douteuse et, en tout cas, bien éloignée; le malheur que je prévois est certain.

Le Roi. — Il se peut que le partage équitable des biens tempère l'ardeur juvénile de don Sanche et rende mon fils plus traitable.

Diègue. — Son indomptable courage s'insurge même contre les arrêts des astres. Mais appelle-le, Sire, déclare-lui tes intentions et tu sauras si les espérances du prince cadrent avec tes désirs.

Le Roi. — C'est sagement dit.

Diègue. — D'ailleurs, il vient.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE PRINCE, DON SANCHE.

Le Roi. — Il est à croire que mon sang vous appelait. Venez mon fils, asseyez-vous, mon fils.

Don Sanche. — Donne-moi la main.

Le Roi. — Prenez-là. Le poids des années et la charge plus légère du sceptre et de la couronne fatiguent de bonne heure les rois; car ils abaissent leurs regards vers la terre, ceux dont l'existence se partage entre les travaux du corps et les soucis de l'âme. D'ailleurs, la vie humaine est si fragile, sa carrière si rapide qu'aujourd'hui nous appartient, mais que demain est du domaine de l'espérance. Moi, mon fils, je suis entré dans la seconde journée de mon existence, journée bien triste, qu'éclaire le soleil à son déclin et que menace déjà la nuit, et je voudrais, pour m'affranchir d'une pensée qui hâte ma mort, je désirerais, pour sortir d'une anxiété qui abrége mes dernières heures, te faire connaître les sages dispositions de mon testament et savoir si tu les approuves. Ton agrément rendrait confiance à mes espérances.

Don Sanche. — Les rois font-ils des testaments?

Le Roi, *à part*. — Qu'il est prompt à se déclarer! (*A don Sanche.*) Non, mon fils, quand il s'agit des biens dont ils ont hérité. Mais ils peuvent disposer de ceux qu'ils ont conquis. Ainsi, vous aurez avec la Castille, l'Estramadure, la Navarre, de la Pisuerga jusques à l'Ebre.

Don Sanche, *ironique*. — Vous me comblez.

Le Roi, *à part*. — L'expression de sa figure a trahi sa pensée.

Don Sanche, *à part*. — J'ai du feu dans les entrailles!

Le Roi. — Léon, les Asturies et toutes les terres comprises dans le territoire de Campos reviendraient à don Alonso; je laisse la Biscaye et la Galice à don Garcia et je lègue Zamora et Toro à mes filles, doña Elvire et doña Urraca; je désire également qu'elles se partagent l'Infantado. Si mes volontés s'exécutent et si les bénédictions du ciel accompagnent celles que je vous donne, il n'est pas de puissance humaine qui pourra entreprendre sur vos royaumes alliés, ni prévaloir contre vos armes. Il en est des forces nombreuses réunies comme des verges liées en faisceau qu'aucune main étrangère n'oserait rompre, mais que chacun briserait en les prenant une à une.

Don Sanche. — Si tu te fondes sur cet exemple, Sire, est-il sage de les diviser, toi qui pourrais les laisser unies? Pourquoi ne pas concentrer entre mes mains toutes les forces de l'Espagne au lieu de me frustrer de mon héritage. Ne vois-tu pas le tort que tu me causes?

Le Roi. — Prince don Sanche, mon fils, réfléchis davantage et tu comprendras ton erreur. Je n'ai hérité que la seule Castille. Léon me fut apporté en dot par ta mère, doña Sancha, et je dois à mon bras et à mon épée les autres Etats. N'ai-je pas les mains libres, ne suis-je pas maître de répartir les royaumes que j'ai acquis entre des fils qui se sont déjà partagé mon âme?

Don Sanche. — Et, si tu n'avais pas été roi de Castille, avec quels soldats aurais-tu conquis les Etats que tu veux aujourd'hui diviser, avec quelles ressources, avec quelles armes? Donc, si la Castille est mon bien légitime, il est clair que tes gains doivent être attachés au fond originel et non à la main tendue pour les recevoir. Toi, Sire, vis mille ans; mais, si tu meurs, mon épée réunira les royaumes dont tu me prives et reformera en faisceau ces forces éparses.

Le Roi. — Enfant, je châtierai ta désobéissance, ton arrogance et ton orgueil en t'enfermant dans une forteresse.

Péranzulez. — Quelle fierté, quel caractère indomptable!

Arias. — Et rare!

Don Sanche. — Durant la vie, tout t'appartient.

Le Roi. — Mes malédictions te poursuivront, si tu enfreins mes ordres!

Don Sanche. — N'étant pas justes, elles ne m'atteindront pas.

Le Roi. — Je suis...

Diègue, *au prince*. — Que Votre Altesse se rappelle ce proverbe: « Plus on souffre, moins on parle ».

Don Sanche. — Je me tais maintenant.

Diègue. — Cette simple tentative t'a montré combien j'avais raison.

Le Roi. — Son cœur est un foyer ardent!

Diègue. — Quelle est cette nouveauté? Chimène avec des bijoux d'or, Chiméne en habits de fête?

Le Roi. — Chimène aurait-elle abandonné le deuil? Qu'est-il arrivé? Que se passe-t-il?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CHIMÈNE en habits de fête.

Chimène, *à part*. — Je porte la mort dans le cœur! Ciel, pourrai-je feindre? (*Haut.*) Je viens de recevoir cette lettre d'Aragon et comme elle m'apporte l'espérance de bonnes nouvelles, le deuil que j'ai pris le jour de la mort, je le quitte le jour de la vengeance.

Diègue. — Rodrigue est donc vaincu?

Chimène. — Et mort, du moins j'aime à le croire.

Diègue. — Ah, mon fils!

Le Roi. — Nous ne tarderons pas à recevoir des informations sûres.

Chimène, *à part.* — Je voulais savoir s'ils avaient des nouvelles et, à mon tour, j'ai eu recours à la feinte.

Le Roi, *à Diègue.* — Calmez-vous.

Diègue. — Que je suis malheureux ! (*A Chimène.*) Tu es cruelle.

Chimène. — Je suis femme.

Diègue. — Maintenant seras-tu satisfaite si mon Rodrigue est mort.

Chimène, *à part.* — Je poursuis la vengeance, mais l'âme court au devant des tempêtes.

SCÈNE XV

LES MÊMES, UN VALET,

Le Roi, *au valet.* — Quelles sont les nouvelles ?

Le Valet. — Un chevalier est arrivé d'Aragon.

Diègue. — Don Martin a-t-il été victorieux ? Je me meurs !

Le Valet. — Il a dû l'être.

Diègue. — Hélas ! Peines amères !

Le Valet. — Ce chevalier apporte la tête de Rodrigue et il prétend l'offrir à Chimène.

Chimène, *à part.* — La douleur de la prendre me tuera.

Don Sanche. — Vive Dieu ! il ne restera pas un merlon debout en Aragon.

Chimène, *à part.* — Hélas, Rodrigue ! Cette consolation me reste dans mon malheur. (*Haut.*) Roi Don Fernand, et vous chevaliers, écoutez, apprenez mon immense détresse. Puisque mon âme a épuisé sa résignation et sa force, je veux crier mon infortune devant l'univers entier, je veux qu'il sache ce que me coûte la noblesse, combien me coûte l'honneur. J'ai toujours adoré pour ses qualités éminentes don Rodrigue de Bivar, et cependant, soumise aux lois que les autres nations ne suivirent jamais, j'ai sollicité sa mort au prix d'un martyre si cruel que la même épée a fait tomber sa tête et a tranché le fil de mes jours.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, DOÑA URRACA.

Doña Urraca. — J'ai su ta peine et je suis accourue. (*A part.*) Que de larmes j'ai versé sur la mienne !

Chimène, *aux genoux du roi.* — Dans l'indicible infortune où je suis plongée, Ta Majesté ne voudra pas que ce don Martin Gonzalez m'offre une main cruelle et féroce et devienne mon époux. Qu'il se contente de mes biens et me délivre de sa recherche. Si le ciel ne me rappelle pas, je me retirerai dans un couvent.

Le Roi. — Consolez-vous, Chimène, relevez-vous.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, RODRIGUE.

DIÈGUE. — Mon fils !... Rodrigue !

CHIMÈNE. — Le ciel me protège ! Sortirait-t-il du monde des chimères et des songes ?

DON SANCHE. — Rodrigue !

LE CID, *au roi et à don Sanche.* — Que Ta Majesté et Ton Altesse me donnent leurs pieds à baiser.

DOÑA URRACA, *à part.* — Je l'aime mieux vivant et ingrat.

LE ROI. — Quel est l'auteur de nouvelles aussi mensongères ? Où est-il ?

LE CID. — Mais elles sont véridiques. Remarque-le bien, qu'ai-je fait annoncer ? C'est qu'un chevalier arrivait d'Aragon pour présenter à Chimène la tête de Rodrigue devant toi et toute la cour. Et à cela, Sire, tu ne peux contredire ; car je viens d'Aragon et je ne viens pas sans ma tête. Quant à celle de Martin Gonzalez, elle est là, dehors, au bout de ma lance ; mais c'est la mienne à présent que je veux placer entre les mains de Chimène, puisque son ban ne laissait pas entendre qu'elle dût être vivante, morte ou coupée. Je lui ai portée la tête de Rodrigue ; elle doit s'acquitter et tenir sa promesse en se donnant à moi. Mais si, persistant dans sa rigueur, elle me refusait cette récompense, qu'elle la fasse tomber elle-même. Voici mon épée.

LE ROI. — Rodrigue a raison ; je prononce en sa faveur.

CHIMÈNE. — Qu'ai-je dit ! Je succombe sous la honte !

DON SANCHE. — Chimène, ne repoussez plus Rodrigue. C'est moi qui vous le demande !

ARIAS. — Que des scrupules ne vous arrêtent plus !

PÉRANZULEZ. — Ma nièce, cette union vous convient !

CHIMÈNE. — J'accomplirai les volontés du ciel.

LE CID. — Bonheur suprême ! Je suis ton époux !

CHIMÈNE. — Et moi... je suis tienne !

DIÈGUE. — Joie sans égale !

DOÑA URRACA, *à part.* — Ingrat, je t'arrache de mon cœur !

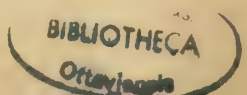
LE ROI. — Nous partirons cette nuit même, et l'évêque de Plasencia bénira votre mariage.

DON SANCHE. — Je vous servirai de témoin.

LE CID. — Ainsi s'achèvent *La Jeunesse du Cid* et les noces de Chimène.

FIN DE LA COMÉDIE.

1653 386



AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JAN 26 1970

JAN 26 1972

MAR 16 '82

MAR 12 '82

MAR 23 2001

MAR 27 2001

CE

a39003 003359238b

CE PQ 6321
.C7N614 1908
COO CASTRO Y BEL JEUNESSE DU
ACC# 1246550